

**A** l'encontre des précédents numéros de SALIX, celui-ci propose des textes qui ne s'inspirent pas d'un seul thème, mais qui se réfèrent à divers courants de la pensée ou à des études sur les derniers avatars de l'histoire de l'humanité.

En prolongement de l'article sur le mythe de la caverne qui vous avait été proposé dans la précédente livraison, nous trouvons ici un nouvel aperçu alchimique de VITRIOL.

De même, avec les MYSTÈRES DE MITHRA, nous retrouvons la caverne d'où jaillissent les sources régénératrices de l'esprit.

Plus loin, le mythe d'OEDIPE nous est présenté dans la richesse de ses développements ultérieurs, qu'ils soient littéraires ou psychologiques.

A l'instar du cheminement initiatique nous voici entraînés dans l'inextricable réseau du LABYRINTHE.

Enfin, les racines de la CULTURE COMMUNE EUROPEENNE nous ramènent au sein du courant historique, et particulièrement dans une Europe qui n'est plus seulement géographique.

De ces différents exposés semble se dégager, pour conclure, un message que ne désapprouverait pas la sagesse éternelle :

*"Si les voies sont multiples, la source est unique".*

Roland Briens



# Sommaire

- |    |  |                   |
|----|--|-------------------|
| 11 | Les racines de la culture européenne                         | Michel Garder     |
| 25 | Les mystères de Mithra                                       | Félix Bonafé      |
| 37 | Le labyrinthe  | Alain Chaize      |
| 57 | Le mythe d'Œdipe<br>Sophocle, Freud, Girard et les autres... | Jean-Bernard Lévy |
| 75 | V.I.T.R.I.O.L.   | Gérard Rool       |





# Les racines de la culture commune européenne

Michel Garder

Le Thème qui m'a été proposé par l'Académie Maçonnique Allemande nécessite de ma part un bref préambule. Celui-ci m'est suggéré par une lumineuse pensée de Blaise Pascal qui représente à mes yeux une des clés essentielles de l'histoire de la culture humaine en général et de sa branche européenne en particulier.

“L'homme est un animal religieux doué d'imagination” constate Blaise Pascal dans le recueil de ses *Pensées*. Bien entendu il y a lieu de donner au mot religion dont est issu l'adjectif son sens originel de “lien entre le relatif et l'Absolu”. L'imagination individuelle ou collective qui caractérise “l'animal religieux” lui permet de conférer à ce “lien” la spécificité d'une “confession religieuse” ou d'une “négation non moins religieuse” qu'il appelle selon les cas “agnostique” ou “athée”.

Dans le cas de la “négation” il y a toujours, volontairement ou non, transfert du sens de l'Absolu sur du relatif : chose, homme ou idée, voire soi-même. Cette absolutisation du relatif aboutit inévitablement à ériger ce relatif en un faux absolu, autrement dit, en une idole.

Il s'instaure dès lors entre l'homme (ou la collectivité humaine) et le faux absolu (c'est-à-dire l'idole) une relation de sacrifice au sens littéral du terme : *sacrum facere*.

Et il y a lieu de constater que dans cette relation sacrificielle l'idole créée par nous-mêmes finit presque toujours par exiger des sacrifices sanglants !

Ajoutons que l'idole n'est pas uniquement le produit d'une Absolutisation du relatif, car on trouve également chez l'homme un be-

soin de “relativiser l’Absolu”. Cette dernière tendance se manifeste au sein des “confessions religieuses” : juive, chrétienne, islamique et explique toutes les intolérances, tous les fanatismes qui ont marqué l’histoire de ces confessions.

Ces considérations nous amènent à donner une définition au mot “culture”, lequel dérive incontestablement du mot “culte” autrement dit de l’aspect sacré, du lien qui unit l’homme à l’Absolu. Ainsi la “culture” est-elle la partie sacrée, et de ce fait ésotérique, de l’héritage des générations passées qui vivifie la pensée humaine à chaque étape de sa progression.

“La culture a dit un jour Edouard Heriot qui fut non seulement un homme politique célèbre, mais également et surtout un grand universitaire français, est ce qui reste quand on a tout oublié”. Cette boutade souligne, si besoin était, l’immortalité au plan du relatif de la Culture alors que les civilisations qui représentent l’aspect contingent et exotérique du même héritage, sont mortelles ainsi que l’a constaté avec tristesse Paul Valéry. Pour en finir avec ce préambule disons que si la “Culture” est avant tout du ressort de la Pensée, la civilisation appartient au domaine de l’Archéologie.

Ceci dit, nous avons cru bon de diviser notre allocution en trois parties :

- la genèse de la culture commune européenne.
- son évolution de la Christianisation de l’Empire (IV<sup>e</sup> siècle de notre Ere) à nos jours.
- la situation actuelle et les perspectives d’avenir.

### **Une longue et passionnante genèse**

“C’est la cendre des morts, dit-on, qui créa la Patrie” ; ce sont les ruines des civilisations mortes qui jouent ce rôle de “cendre”, cependant que les âmes dégagées de la gangue de ces cendres vont finir par se fondre en ce tout à la fois harmonieux et contradictoire que nous désignons sous le nom de culture.

La genèse et l’évolution qui l’a suivie vont durer des millénaires et ont eu pour berceau le bassin oriental de la Méditerranée, de

l’Égypte à l’Anatolie en passant par la Mésopotamie. Les Cultes pratiqués représentaient dans leurs diversités les âmes et, si on peut s’exprimer ainsi, les vérités respectives des sociétés traditionnelles de cette aire géographique. A la réflexion, on constate que de ce foisonnement de “Vérités” se dégage une idée directrice à savoir que l’élan exploratoire de l’Invisible et de l’Ineffable se concrétisait en un cheminement à trois voies : la magique, l’initiatique et la mystique.

Ce cheminement à triple voie paraît être le même pour toutes les sociétés traditionnelles. Ce qui distingue les dites sociétés parvenues au stade de la civilisation se sont les explications cosmogoniques - y compris leur propre mythe fondateur, qui exprimaient leurs vérités, autrement dit ce que nous appelons leurs religions.

Et puis un jour, difficile à dater, surgit parmi ces sociétés traditionnelles, le peuple de la Révélation. Le Dieu Unique se révèle à ses créatures, leur dicte Sa Loi, leur fait découvrir la Vérité. Au cheminement des hommes vers les Mystères vient s’opposer la Voix du Créateur qui leur fournit l’Explication de leur histoire, une histoire linéaire et non cyclique avec un Début et une Fin.

Cependant qu’au fil des Siècles, à une époque où la Méditerranée est devenue l’enjeu des rivalités entre sociétés traditionnelles du IXe au IIIe siècles avant J.C. on voit éclore en Ionie les éléments d’un troisième cheminement exploratoire des Mystères : celui de la Raison humaine.

Ce cheminement va connaître son épanouissement en Grèce (V et IVe siècles av. J.C.) avec Socrate, Platon et Aristote. Avec le dernier nommé on voit apparaître également les éléments d’une méthodologie scientifique.

Il ne s’agit d’ailleurs pas pour les tenants de la Philosophie, nom vague que l’on peut donner à ce cheminement, de combattre la pratique de la “triple voie” dont ils s’accommodent très bien. Pour la plupart les “philosophes” sont des “initiés”, certains pratiquent la “magie” et dans le nombre il y a quelques “mystiques”.

Ceci dit, lorsque Rome parvient à conquérir l’ensemble du bas-

sin méditerranéen, les trois “cheminements” vont coexister au sein de l’Empire. D’ailleurs les autorités romaines se montrent particulièrement tolérantes en la matière. L’Empire assure l’Ordre et la Paix sur tous les territoires qu’il contrôle. Sa vérité officielle relève du “cheminement traditionnel” fortement teinté de la mythologie grecque. Quant au “cheminement de la Révélation” il demeure jusqu’au 1er siècle de notre ère l’apanage d’un peuple en attendant d’essaimer par l’intermédiaire d’une diaspora répartie sur le pourtour du bassin méditerranéen.

L’apparition d’une deuxième voie au sein de ce cheminement consécutive à une nouvelle révélation ne touche au fond que le peuple juif. Sa majorité refuse d’admettre la nouvelle révélation, celle de l’incarnation du Fils de Dieu Unique, et s’en tient à la Voix de celui que nul homme, même Abraham et Moïse, n’a vu. Une minorité prétend avoir vu le Fils qui leur a dit : celui qui Me voit, voit Mon Père”. Le fossé entre la Révélation “entendue” et la Révélation “vue” est difficile à combler, car il s’agit du heurt entre deux Vérités inconciliables.

Cependant, la destruction en 70 de notre ère du Temple de Jérusalem donne un essor nouveau aux “minoritaires” dont la propagation parmi les non-juifs est facilitée par une certaine souplesse à l’égard des prescriptions de la Loi. Finalement au IV<sup>e</sup> siècle, les “chrétiens” sont, semble-t-il, nettement plus nombreux au sein de l’Empire que les juifs orthodoxes.

### **De la Christianisation de l’Empire à nos jours**

Nous pouvons diviser les quelques seize siècles et demi qui nous séparent du début de la Christianisation en treize étapes marquant l’évolution de la culture européenne commune.

*1/ la Christianisation de l’Empire a été tout d’abord un choix entre deux “cheminements” : le Mazdéisme et la Révélation chrétienne et ensuite une mesure autoritaire faisant de cette Révélation la Religion de l’Empire. Cette mesure a été une source incontestable de progrès spirituel et moral, surtout aux yeux des chrétiens, mais porta en elle tous les inconvénients de l’autoritarisme. La notion mystique et hautement spiritualiste d’Eglise va céder progressive-*

ment la place à celle d'une institution étatique. Le clergé se muera en une hiérarchie fonctionnarisée.

Le dogmatisme viendra porter atteinte à la spontanéité de la Foi, etc...

Ainsi, trois siècles plus tard une partie importante de l'Empire succombera-t-elle facilement à la poussée de l'Islam.

### *2/ L'embrassement de la nouvelle révélation.*

La révélation islamique, ce message du Très Haut transmis aux hommes par un homme inspiré, le "dernier et le plus grand des Prophètes", est à la fois plus simple et plus contraignante que les deux précédentes. A "l'Entendu" et au "Vu" succède le "Dicté". Certes un certain nombre de points des deux révélations précédentes se trouvent confirmées, mais le nouveau message est suffisamment différent de la Thora et des Evangiles pour être inconciliable avec eux. L'unité du bassin méditerranéen est brisé. L'Empire chrétien perd pratiquement tout le Proche Orient et l'Afrique du Nord et l'Espagne du Sud.

### *3/ Le Schisme d'Orient.*

Amputé de sa partie sud et du Proche Orient, l'Empire chrétien se trouve de plus politiquement coupé en deux du fait de la rivalité entre Rome et Byzance. La coupure affecte également la Foi chrétienne. Le Schisme est consommé au XIème siècle après 200 années de malentendus entre les Papes et les Patriarches de Constantinople. Désormais entre l'Europe de l'Ouest, catholique romaine, et l'Europe Orientale, orthodoxe grecque, le fossé va s'agrandir, d'autant plus que la partie Slave de cette dernière sera à partir du XIVème siècle submergée par les Mongols.

### *4/ Les Croisades*

Le phénomène des Croisades marquera profondément la culture européenne occidentale. A l'origine, il s'agit d'une tentative de reconquête des territoires tombés aux mains des arabes. Les trois premières se déroulèrent de la fin du XIème à la fin du XIIème siècle (1095-1192), la 4ème se plaçant au XIIIème siècle. Les conséquences les plus importantes de ce phénomène ont été : une véritable unité

spirituelle de l'Europe Occidentale par la Chevalerie, les Ordres de "moines-soldats", l'interpénétration entre le christianisme et l'Islam.

#### *5/ La poussée Ottomane en Europe*

Cette poussée qui durera du XIV<sup>ème</sup> au XVII<sup>ème</sup> siècles aura pour effet de porter le coup de grâce à l'Empire de Byzance et de tenir sous pression l'Europe Occidentale dont la partie sud-orientale restera encore jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle sur l'Empire Ottoman.

#### *6/ La Renaissance*

C'est le retour en force de la Philosophie Grecque facilité grâce à la découverte de l'Imprimerie par Gutenberg. Déjà amorcé par Pétrarque au XIV<sup>ème</sup> siècle, ce retour s'effectue avec fracas en 1470 au Concile de Florence au cours duquel Platon est quasiment défié. Il est à noter que la redécouverte du "cheminement philosophique", celui de la raison, est dû à la fois au travail consciencieux des copistes des monastères et aux œuvres de penseurs arabes. Le résultat en est l'Humanisme d'Erasmus et de Budé, avec un effort de syncrétisme pagano-chrétien. Les Sciences vont émerger du cheminement philosophique.

#### *7/ La découverte du Nouveau Monde*

Amorcée fin du XV<sup>ème</sup> siècle par Christophe Colomb, la Conquête des Amériques va se développer au XVI<sup>ème</sup> siècle. Officiellement on prétend évangéliser des infidèles, en fait il s'agit de s'enrichir grâce à l'or et aux épices. L'épopée coloniale porte en elle l'anticolonialisme qui fleurira au XX<sup>ème</sup> siècle. La découverte du Nouveau Monde connaîtra au XVII<sup>ème</sup> siècle un essor nouveau en Amérique du Nord.

#### *8/ La Réforme*

l'Unité du Christianisme Occidental va être définitivement rompue au XVI<sup>ème</sup> siècle avec la Réforme : Luther, Zwingli et Calvin. Grosso-modo la partie nord de l'Europe Occidentale se trouve fragmentée entre des confessions réformées rivales et la partie Sud demeure fidèle à Rome.

Des guerres de religions accompagnent ce phénomène de casure. Le rêve d'une monarchie européenne de Charles Quint s'évanouit.

### 9/ *La Rivalité franco-autrichienne*

Aux guerres de religion entre catholiques et réformés va succéder au XVII<sup>ème</sup> siècle un antagonisme conflictuel entre des grandes puissances fidèles à Rome : la France et l'Autriche, soutenues par l'Espagne. Les principautés allemandes font les frais de cette rivalité. La raison d'Etat c'est-à-dire l'Absolutisation de l'Etat préfigure le futur nationalisme.

### 10/ *Le Siècle des Lumières*

Ce sujet est spécialement traité lors de la présente Session par le professeur Schmidt. Je noterai en passant que ce siècle relativement court (1715-1789) est celui de la prépondérance britannique, de l'émergence de la Prusse et de l'entrée de la Russie dans le Concert européen. La Raison triomphe, les Sciences vont connaître un essor nouveau.

### 11/ *Le Siècle des certitudes et des idoles (1789-1917)*

C'est en France que le "siècle des lumières" va connaître sa conclusion à la fois dramatique et exaltante avec la Révolution de 1789. La tension entre l'Esprit nouveau et l'Ordre issu des siècles précédents aboutit à une explosion retentissante dans le pays le plus peuplé, le plus puissant et le plus évolué de l'Europe. Dès 1789, tout vole en éclats, en commençant par la monarchie de droit divin, c'est-à-dire le fondement même de l'Ordre ancien. Certes, nombre d'idées généreuses voient le jour mais à côté de celles-ci surgissent des phénomènes lourds de conséquences. Le premier est la relativisation, voire la négation du concept de Dieu, ce qui suscite en retour une extraordinaire profusion de divinités nouvelles. Des notions toutes relatives, en commençant par celle de révolution, se trouvent absolutisées. La "Révolution" n'est plus un simple coup d'état, mais une déesse-mère adorée par ses fidèles, crainte et haïe par ses détracteurs. Ses enfants également déifiés : Liberté, Egalité, Fraternité, et surtout Progrès et Nations, vont désormais jouer un rôle de premier plan à l'échelle mondiale. La France devenue la Nation par excellence se sentira investie de propager le culte des nouvelles divinités surgies sur son sol. La réussite la plus incontestable sera l'exportation du culte de la Nation, autrement dit du Nationalisme, dont elle finira, sous Napoléon, par être la victime.

Cependant, à côté de cette conséquence directe, le cataclysme révolutionnaire de 1789, va indirectement influencer une série de changements profonds au sein de la Société européenne. C'est ainsi que sous l'égide du Dieu Progrès on verra naître des religions nouvelles : Industrialisme, Scientisme (ou Positivism) et Démocratie (ou Parlementarisme).

Certes les confessions religieuses (chrétienne, islamique, judaïque) parviennent à survivre au cataclysme et même à connaître une nouvelle génération. Toutefois, même dans les états-nations les plus conservateurs, la sécularisation de la Société et du mode de vie gagne du terrain.

Enfin, à moyen et à long terme, la révolution française sera à l'origine de deux phénomènes spécifiques du XIXème siècle : le conflit social et le révolutionnaire professionnel. Ces deux phénomènes vont à leur tour donner naissance à un système cohérent philosophico-économique d'explication de l'univers et de son devenir. Grâce à Karl Marx et Friedrich Engels, la pensée mondiale découvre le véritable "sens de l'histoire".

Et c'est ainsi que, bénéficiant du progrès scientifique et technique, en premier lieu dans le domaine militaire, soumis aux exigences du matérialisme, aiguillonnés par les conflits sociaux et une sourde crainte devant la perspective de la nouvelle apocalypse, les Etats-Nations d'Europe vont vainement rechercher des formules d'équilibre en attendant qu'un engrenage implacable ne les précipite dans la catastrophe d'Août 1914.

#### *12/ Le Siècle le plus court et le plus sanglant (1917 - 1989)*

On peut estimer que le XXème siècle a débuté en 1917 avec l'effondrement de la Russie et l'entrée en lice dans cette "Guerre civile européenne" des Etats-Unis et du Japon.

Le fait majeur du début de ce siècle a été l'émergence sur les décombres de l'ancien Empire russe d'une entité politique nouvelle ; l'Union des Républiques socialistes Soviétiques se prétendant l'incarnation de la pensée de Karl Marx. Grâce au bolchévisme russe, le "sens de l'histoire" débouchait sur une nouvelle forme d'Etat-Nation, champion de l'internationalisme prolétarien érigé en révolution



universelle. Successeur de Lénine, Joseph Staline, un séminariste manqué, allait conférer à cet empire original le caractère d'une "théocratie matérialiste intégrale" dont il deviendra le dieu, le pape et l'empereur.

Pendant ce temps, en Italie, se développait sur l'instigation d'un ancien instituteur socialiste, une autre religion, connue sous le nom de fascisme, à la fois inspirée du bolchevisme en réaction contre celui-ci, en attendant qu'un phénomène analogue s'impose en Allemagne au début des années trente à l'initiative d'un certain Adolphe Hitler.

Ainsi trois "idolocraties" vont mener le jeu jusqu'au moment où, complice de l'Allemagne Nazie, l'U.R.S.S. allait contre sa volonté, se retrouver dans le "bon camp", celui des démocraties occidentales et jouer les premiers rôles parmi les vainqueurs.

Ainsi en 1945, l'ancien complice d'Hitler devait devenir non seulement le maître absolu d'une super-puissance géographiquement plus vaste que l'ancien empire russe, mais également le dieu de la "religion lénino-marxiste universelle".

Divisée par le "rideau de fer" marquant les limites intangibles de l'empire stalinien, l'Europe se retrouvait réduite à l'état d'une péninsule semi-occupée. Sa partie orientale se trouvait définitivement intégrée à l'empire stalinien et sa partie occidentale ne devait son indépendance qu'à la présence militaire américaine.

Cette situation incommode, pour ne pas dire humiliante, devait durer quarante-cinq ans. Ce ne sont pas les Occidentaux, d'ailleurs, qui allaient ébranler l'Empire Soviétique. Cet empire devait en réalité se saborder progressivement lui-même après la disparition de son faux dieu et l'incapacité de ses successeurs de le remplacer dans cette fonction.

Le signal du début du processus avait été le discours de Khrouchtchev remettant en cause l'infailibilité de Staline, trois ans après la mort de celui-ci. Le régime se trouvait dès lors atteint d'un mal incurable : la "désacralisation". La chute sans gloire du même

Khrouchtchev n'a fait qu'accélérer l'évolution de ce mal, car, et c'est là une règle, l'idole exige des sacrifices sanglants.

C'est alors que l'auteur de ce texte a pu rédiger, fin 1964, son ouvrage "L'Agonie du Régime en Russie Soviétique", une agonie un peu longue qui vient enfin de s'achever après que la chute du Mur de Berlin ait marqué, en 1989, la fin de ce terrible XXème siècle. Le seul acquit positif de cette période de 72 ans réside dans un extraordinaire bond en avant des Sciences et des techniques : Conquête de l'Espace, micro-conducteurs, computers, etc... L'homme paraît dominer la nature, mais celle-ci se venge : Société de consommation, drogue, sida, etc...

### **Le début du XXIème siècle**

L'effondrement de la plupart des faux dieux engendrés par le Siècle des Lumières, la révolution française et les deux siècles suivants laissent l'ancien Monde civilisé, autrement dit l'Europe, totalement désemparée.

Avec la chute du Mur de Berlin la Communauté Economique Européenne découvre que la frontière à l'Est était factice et que la Culture européenne Commune ne s'arrêtait pas au Rideau de Fer.

En fait, et à certaines nuances près, la Culture Commune européenne couvre aussi bien les Amériques du Nord et du Sud, l'Eurasie blanche de l'Atlantique au Pacifique et possède avec Israël un avant-poste au proche Orient. Cette Culture est le produit des trois cheminements que j'ai définis dans le cours de mon exposé. C'est bien entendu celui de la Révélation qui domine, surtout avec ses voies "Judaïque" et "chrétienne", cela d'autant plus que l'Idolocratie lénino-marxiste qui vient de s'effondrer n'était que l'antithèse de la voie chrétienne. Notons à ce propos que le fascisme italien était une tentative de résurrection de l'Ordre romain et que le Nazisme se raccrochait à la voie magique du Cheminement Traditionnel.

En ce qui concerne l'influence sur la Culture européenne commune des Cheminements "Traditionnels" et "Rationnels", on peut faire la constatation suivante.

*Le Cheminement Traditionnel* s'est désormais fractionné : *la voie magique* a trouvé refuge dans l'occultisme de certaines sectes et chez les "professionnels" : astrologues, devins, etc... : *la voie mystique* est venue depuis des siècles s'intégrer au *Cheminement de la Révélation* : il ne reste plus en fait que la "voie initiatique" dont la Franc-Maçonnerie est l'expression la plus forte.

- Quant au *Cheminement "Rationnel"* c'est-à-dire l'héritage grec, on peut dire sans erreur que la "Voie Philosophique" s'est passablement tarie. Ceux que l'on appelle les "Philosophes" ne sont plus de nos jours que des hommes qui écrivent sur la philosophie (histoire ou commentaires) mais faute de s'aventurer dans la métaphysique ils n'ont plus rien de commun avec les grands anciens. Les sous-produits de cette voie "le rationalisme" et le "positivisme" ne sont que des négations des religions révélées. En revanche la "Voie de la connaissance scientifique s'est érigée en un prodigieux domaine". Toutefois, il faut noter que les élites qui font progresser les différentes branches de ce domaine : Physique, Chimie, Biologie etc... sont en train de découvrir les limites de leurs investigations et parfois même une curieuse parenté entre leurs découvertes et certaines données de la Révélation (judéique ou chrétienne).

De ce fait, on ne peut pas rejeter l'hypothèse d'un rapprochement progressif entre la Science et la Révélation.

De ce point de vue, le XXIème siècle qui débute paraît, dans le domaine culturel, marquer l'amorce d'un nouveau cycle historique. Le précédent s'est étendu de la Renaissance du XVème siècle, à la fin du XXème siècle et a été marqué par une montée en force du Rationnel au détriment de la Révélation jusqu'au moment où le Rationnel a atteint ses limites. Un nouveau cycle débute qui pourrait être celui d'un équilibre entre un judéo-christianisme fortement sécularisé et un Rationalisme de plus en plus judéo-christianisé.

Toutefois, cet équilibre se trouve menacé par une nouvelle montée en force d'un Islam réparti en trois branches : Arabe, Turco-Mongol et Irano-asiatique et la formidable poussée d'un phénomène jusque-là confiné à l'Extrême Orient : le matérielo-Spiritualisme Sino-nippon.

Il y a là deux défis inquiétants pour la culture européenne qui imposent aux deux tronçons géographiques porteurs de cette culture : les Amériques et l'Eurasie blanche de s'unir dans un seul pôle et de chercher ensemble des réponses cohérentes à ces défis.

C'est dans cette optique que nous pensons que la "voie initiatique" celle de la Maçonnerie et plus spécialement du Rite Ecossais Ancien et Accepté, pourrait jouer un rôle capital.

En effet, le Rite Ecossais Ancien et Accepté, avec sa méthode initiatique originale, révèle un contenu culturel unique qui le rend apte à établir des ponts tant au sein du domaine propre et à la Culture Européenne qu'entre ce domaine et ceux de la nébuleuse islamique et du colosse matériel-spiritualiste sino-nippon.

Dans un siècle dont la "mer culturelle centrale" est déjà devenue l'Océan Pacifique l'établissement de tels ponts est d'une importance vitale pour la survie d'une culture dont nous sommes tous les héritiers.

Michel Garder

# Les Mystères de Mithra

Félix Bonafé

Rome est une métropole aux aspects multiples. Le voyageur pressé n'en voit que les principaux monuments signalés par les agences de tourisme, mais si vous êtes un romain d'adoption, vous connaîtrez son âme et vous vous intéresserez à la Rome mystérieuse du monde antique, toujours présente.

A la gare Termini se trouve cette basilique de Porta Maggiore, sanctuaire souterrain du début de l'Empire qui appartient à la secte des Néo-Pythagoriciens. Si l'on pousse jusqu'au Latran, on rencontre dans la rue Saint-Jean l'église des quatre Couronnés, chère à la maçonnerie opérative, puis l'église Saint-Clément qui date de l'époque constantinienne. Dédiée au Pape de ce nom (1), elle fut le siège de plusieurs conciles. Dans ce sanctuaire, on admire la profusion des marbres, la Schola Cantorum, les deux ambons, le chandelier pascal et le Pupitre. Est-ce tout ? – Non, par la sacristie, on accède à l'église inférieure ou basilique primitive, découverte seulement en 1861. De là, par un autre escalier on atteint des constructions plus profondes et plus anciennes. Dans un endroit humide et frais, on aperçoit la maison du Pape Saint-Clément et un temple de Mithra dans lequel on admire un cippe du dieu sacrifiant le taureau. Une telle promenade historique ne s'arrête pas là et on admire à l'église Sainte-Prisque un autre temple à la gloire de Mithra.

Toutes les civilisations poursuivent un idéal, et l'homme rêve d'un but suprême à atteindre par l'exaltation du Bien et le désir de réfréner ses instincts grossiers. Cette dualité figure dans l'ancienne religion iranienne et s'exprime dans le *Zend Avesta*. A l'origine des choses, les théologiens du mazdéisme placent le temps sans bornes : Zervan Akarana. Les Perses, ancêtres de l'Iran, vouèrent au soleil un culte particulier comme dispensateur de la lumière et de la fécondité. Il s'ensuivit un mythe en rapport avec la course apparente du soleil le long des douze signes du Zodiaque qui symbolisent la vie et la conscience de l'homme

en sa destinée, plus encore la lutte entre le dieu Soleil et l'animal du signe dans lequel il se trouve. Pour les Perses, la victoire du soleil signifie la maîtrise d'un instinct primitif par le pouvoir de l'esprit.

Dans la religion iranienne, on découvre la loi des contraires : lumière et ombre. La lumière est exprimée par Ahura Mazda ou Ormuzd qui guerroyait contre Ahriman (l'obscurité), régent du monde souterrain. Entre ces deux extrêmes existe un médiateur ou démiurge qui s'appelle Mithra. L'univers sert de théâtre à la lutte voulue entre ces deux principes. Quant à l'homme, il est créé pour seconder le Dieu du bien "par bonnes pensées, bonnes paroles, bonnes actions".

Le Mithriacisme a duré près de deux mille ans. Le nom de Mithra apparaît au quatorzième siècle avant Jésus-Christ, à Boghazkoy, capitale du royaume hittite située au nord-ouest de l'Asie mineure. Sur des tablettes d'argile, ce Dieu est évoqué comme protecteur. On le retrouve aux Indes, à Babylone et dans l'empire romain où les légions le véhiculèrent de la mer noire jusqu'au nord de l'Angleterre. Il s'introduisit en Allemagne et sur les côtes africaines de la Méditerranée. Ernest Renan écrit : "Si le christianisme n'avait pas été aussi dynamique, le monde eût pu devenir mithriatique". Plus de cent temples existaient à Rome. L'Empereur Aurélien (2) reconnut cette religion et il en devint *Pontifex maximus* ou grand Prêtre. Le mithriacisme présentait des points communs avec le christianisme dans la conception du monde, la destinée de l'homme, l'immortalité de l'âme, le jugement dernier, la résurrection, la Trinité. Cette religion n'admet pas les femmes et les adeptes en nombre choisis, sont initiés. Le christianisme reçoit les femmes et il baptise tous ceux qui le désirent ! L'Eglise ouvre ses portes au peuple à l'inverse du culte de Mithra, au caractère secret, et qu'on réserve à l'élite.

Mithra est un dieu mystérieux, considéré comme un grand dieu et non le centre d'une religion. Pour le servir, il y a un collège de prêtres appelés "mages". (3).

Si l'on croit la légende, après la venue de Zarathustra (Zoroastre, prophète et réformateur de la vieille religion mazdéenne), appa-

raissent les mages considérés comme une classe de privilégiés auxquels les secrets de la création auraient été confiés à la suite d'une initiation. A la fois prêtres, sages et prophètes, ils allaient par les chemins prodiguer leurs conseils et aider le peuple dans la pratique du bien. On prétend que trois d'entre eux visitèrent le Christ dans la grotte de Bethléem guidés par l'étoile, et ils apportèrent à la crèche leur doctrine philosophique, don plus précieux que l'or. En toute religion, il existe toujours une partie légendaire. Ces mages étaient pénétrés de philosophie grecque et d'astrologie chaldéenne. Ils prêchaient la religion du Dieu unique Ahura Mazda ou Seigneur omniscient. D'après le *Zend Avesta*, ce Dieu est à la tête des divinités qui combattent pour la lumière ou le Bien. Ce Dieu déteste la solitude et il crée de sa pensée les modèles de tous les êtres bienveillants. Ces créatures idéales vivent heureuses dans la lumière infinie. Malheureusement, il arrive qu'Ahura Mazda doute de la valeur de son œuvre, et de ce doute surgira Ahriman, l'esprit meurtrier ou la contre-partie démoniaque du Dieu bon. Ahriman défie Ahura-Mazda pour un combat de longue haleine. Le monde se trouve alors partagé entre deux armées : l'une siège dans la lumière infinie des cieux, l'autre dans les ténèbres de l'enfer. Le monde visible sert de champ de bataille. Cette lutte ne sera pas éternelle, et elle se résume dans ces mots de l'*Avesta* : "Ahura Mazda sera toujours, Ahriman ne sera pas toujours." Le Mazdéisme est espoir : il reconnaît la victoire ultime du Bien sur le Mal. En effet, trois mille ans après Zarathustra naîtra un héros rédempteur Çaoshyant. Sa venue sur la terre rendra le monde "éternellement vivant, éternellement croissant, maître de lui-même". Ahriman et toutes les forces du mal seront anéanties. Les âmes des méchants disparues, celles des justes, morts depuis le commencement, recevront un corps nouveau. Alors débutera le règne lumineux d'Ahura Mazda dans la Vérité et la Justice. Le Mazdéisme se targue d'une morale élevée : on enseigne le respect de la vie, la glorification du travail et on recommande la charité pour soulager les pauvres.

Parmi les principaux lieutenants d'Ahura Mazda, figure Mithra, le Dieu de lumière qui favorise la fécondité des êtres et des plantes. Par transition, il devient aussi le Dieu de la Vérité et de la conscience, "celui qui entend l'appel des faibles". Il est surtout l'allié de l'homme et son intercesseur auprès de la Divinité suprême. A la fin des temps, Mithra se présentera sous les traits de Çaoshyant

pour immoler le taureau dont le sang assurera l'immortalité des justes. On assimile d'ailleurs Mithra au soleil invaincu, au Dieu du temps infini. Le culte mithriatique symbolise la régénération physique et psychique par l'énergie du sang et par l'énergie divine.

A une certaine époque se superposèrent aux croyances iraniennes, relatives au sort de l'âme après la mort, les doctrines plus compliquées de l'eschatologie chaldéenne. Selon les Chaldéens, sept sphères concentriques taillées dans le cristal le plus pur entourent notre terre. Dans chacune d'elles circule une des planètes connues en ce temps-là, et parmi ces sept planètes figurent le soleil et la lune. Au delà des sphères s'étend le ciel des étoiles fixes, séjour des Dieux et des essences pures. Mithra s'intéresse aux hommes après la mort et il conduit les âmes. Or les âmes descendent sans arrêt du ciel sur la terre. Si l'on se rapporte au livre sacré des Perses, le *Boundchesh*, notre âme est lumière. A la naissance, elle quitte le ciel et à la mort, elle retourne d'où elle vient. Pendant le temps de la vie, cette âme passe et repasse par les sphères des sept grandes planètes qui entourent la terre. Lors de la descente, les âmes reçoivent dans chaque sphère des penchants divers qui, réunis, constituent le caractère humain. Puis une fois incarnées sur notre globe, ces âmes seconderont l'œuvre du Bien. Si les âmes se dérobent aux actes méritoires, elles tombent plus bas sur l'échelle des transmigrations et elles aboutissent au royaume des ténèbres où préside Ahriman.

Si les âmes accomplissent leur devoir ici-bas, Mithra facilite leur retour dans la patrie céleste, et elles traversent encore pour cette remontée (ou anabase), mais cette fois dans un ordre inverse, les sphères planétaires déjà franchies lors de leur descente (ou catabase). Dans chacune de ces sphères, elles abandonnent le penchant ou la faculté qu'elles y avaient puisé. Quand elles arrivent enfin devant Ahura Mazda, ces âmes sont pures de pensées et d'action. Elles iront glorieusement dans les demeures du ciel et ces âmes s'installeront au-dessus des astres. Pour obtenir le passage qu'elle souhaite, l'âme transmet aux génies préposés aux sept planètes un mot de passe enseigné au cours des Mystères de Mithra, célébrés dans des antres ou mithrea (4).

Selon Porphyre, les Mithrea étaient des grottes ou souterrains, imitant une caverne naturelle près de laquelle coulait une source.



Cette manière de temple était orienté est-ouest. On pénétrait d'abord dans un parvis où l'on remarquait un puits. Ici, on conservait les objets du culte et les vêtements rituels. Au fond, s'ouvrait une porte, et on descendait quelques marches pour arriver dans le sanctuaire qui symbolisait l'univers. La voûte constellée d'étoiles représentait le firmament. Dans ce temple, à la forme rectangulaire et sans fenêtre aucune, deux "pedia" (ou banquettes en pierre), à l'usage des fidèles, couraient le long des murs. A l'Orient, souvent terminé en abside, et derrière l'autel, on apercevait un tableau ou une sculpture représentant Mithra tauroctone ou Mithra immolant la bête. On y voyait aussi l'entrée du soleil dans le signe du taureau pour symboliser la fécondation de la terre au printemps. Par son coup de poignard au cœur, Mithra abreuvait en sorte la terre d'un sang qui la vivifie. A droite de la statue ou du tableau, il y avait une représentation du soleil ; à gauche, on contemplait la lune.

Des images de plantes, des signes zodiacaux et divers symboles décoraient le sol, les murs et la voûte. Des peintures, des bas-reliefs ou des mosaïques reproduisaient les épisodes de la vie de Mithra et les rites initiatiques pratiqués en son honneur. Enfin, à l'entrée des deux "podia" se dressaient sur un piédestal les deux dadophores (ou porte-flambeaux) Cautus et Cautopatus, acolytes du Dieu. Le premier, décoré du signe du Cancer, se trouvait vers le nord-ouest et brandissait son flambeau vers le haut. Le second, décoré du signe du Capricorne, se trouvait au sud-ouest et portait son flambeau vers le bas. Le luminaire tourné vers le haut montrait le soleil, quand il atteint son point culminant.

Dans le Mithreum, celui qui conduisait les travaux et symbolisait Mithra, siégeait à l'Orient sur la ligne est-ouest. Pendant la cérémonie, les deux dioscures se trouvaient à côté des deux dadophores. On les dénommait Mithrascautus et Mithrascautopatus. Devant la grande niche de l'abside se trouvaient deux autels de feu et un bassin d'eau lustrale pour les purifications. Il existait aussi un pavé mosaïque. L'agape se déroulait toujours dans le temple. Un bas-relief trouvé à Sarrebourg, en Moselle, nous transporte dans ce banquet mystique où nous voyons les initiés, revêtus des insignes de leur grade, se tenir entre deux colonnes et faire circuler une corne à boire. La table porte des pains sur lesquels on a nettement gravé une croix équilatérale. Dans son livre, M. Franz Cumont (5) pré-

cise : “Les initiations avaient lieu de préférence dès le début du printemps, en mars ou en avril, à peu près vers l’époque pascale où les Chrétiens admettaient les catéchumènes au baptême.”

Quand un néophyte se présente à l’initiation, on lui bande les yeux et on lui attache les mains avec des cordes en boyau. Puis on l’introduit dans le temple pour qu’il subisse diverses épreuves physiques. Il doit sauter notamment au-dessus d’une fosse remplie d’eau. Souvent, on égorge près de lui, au moyen d’un pieu sacré, un taureau dont le sang fumant ruisselle sur le corps de l’impétrant. Celui qui se soumet à une telle aspersion est *renatus in aeternum*, né à une nouvelle vie pour l’éternité. Quand on lui tire enfin son bandeau, qu’aperçoit-il ? Un glaive suspendu sur sa tête ! Puis un des assistants prononce le mot “libérateur”, et il coupe avec un poignard les liens qui entravent le néophyte. Celui-ci prête alors serment de ne rien révéler de ce qu’on lui divulguera, et il formule certains vœux spéciaux. Enfin, il découvre la sculpture sacrée de Mithra vainqueur et on instruit alors l’adepte sur le sens des symboles.

D’après les auteurs chrétiens du quatrième siècle, on rencontrait dans ces mystères mithriatiques le baptême par l’eau et par le feu, la confirmation par le signe de la croix, le rachat des péchés par le sang du taureau céleste, la communion par le pain et le vin consacrés. Il va sans dire que les Pères de l’Eglise dénoncèrent ces pratiques comme un plagiat diabolique du Christianisme.

Si l’on se réfère à Celse, on utilisait dans les initiations une échelle de sept degrés : le premier en plomb, le deuxième en étain, le troisième d’airain, le quatrième de fer, le cinquième d’alliage monétaire, le sixième d’argent, le septième d’or. Au Mithreum d’Ostie, on admire la représentation de ce symbole sur le pavé mosaïque.

Parfois, les adeptes revêtent un costume ou un masque en rapport avec leur grade. Le néophyte aussi prenait part, dans certaines circonstances, à un meurtre simulé.

La grande fête de l’année mithriatique se célèbre au Solstice d’hiver, le *dies natalis soli invicti* devenu Noël. Cette solennité correspondait avec la naissance de Mithra qu’on disait issu d’un rocher le 25 décembre, jour où après le Solstice d’hiver on fêtait la renaiss-

sance du soleil. Pour les Mazdéens, équinoxes et solstices figurent parmi les jours fériés. Les initiations se déroulent à la belle saison comme cela a été dit.

Un prêtre (sacerdos ou antiste) dirige les cérémonies. On ignore comment les cérémonies se répartissaient entre les divers degrés. Les seuls renseignements connus fournis par Tertullien (6) se rapportent au troisième degré : le “miles” ou soldat. On présentait au récipiendaire une couronne sur une épée. Il prenait l’épée et repoussait la couronne par ces seuls mots : “Mithra est ma couronne”.

Que penser de la hiérarchie du culte de Mithra ? Au premier degré, on s’appelait “Corbeau-Corax”. Le corbeau est un symbole de perspicacité, il est également un attribut de Mithra comme héros solaire et il passe pour conjurer les mauvais sorts. Le corbeau est accompagné du Caducée, symbole de l’énergie pure. Au deuxième degré, on devenait “occulte”. Au troisième degré, l’adepte est un “soldat” porteur d’un bonnet phrygien, et d’une lance, symbole axial, phallique, igné ou solaire. Dans le monde gréco-romain, la lance est un des attributs d’Athéna (Minerve). Quand on accède au quatrième degré, nous voici “lion” et la force tranquille nous habite ; et ce “lion” a pour autres symboles la pelle à feu qui symbolise mort, purification et renaissance. On note encore la présence du sistre, une manière de luth en ce temps-là. Au cinquième degré, on vous qualifie de “Perse”, et la fresque de l’église Sainte Prisque (7) montre les symboles de ce degré où il y a la lune et surtout la faucille qui exalte le cycle renouvelé des moissons. Cette faucille ou faux évoque ici la mort et son art de mettre à niveau toute chose vivante. On l’appelle “l’inexorable égalisatrice”. “Le courrier du soleil” ou “heliodromos” manifeste le sixième degré. Il dispose d’un fouet, d’une auréole et d’un flambeau.

Le “Pères”, “père” du septième degré porte anneau, canne, faucille de Saturne et bonnet phrygien. Ce n’est pas ici la “faucille d’or dans le champ des étoiles” chère à Victor Hugo, mais l’attribut de plusieurs divinités agricoles comme Saturne et Silvain. Dans le degré de “Pères” il existait une triple division en “Pères”, Pères des rites (*Patres sacrorum*) et Père des Pères (*Patres natrum*).

Manifestement, les prêtres attribuaient aux images de leur culte

des sens multiples dévoilés successivement aux initiés. On révélait également à la foule des fidèles le symbolisme astronomique ; mais les doctrines profondes qui constituent l'originalité et la valeur de la religion mithriatique n'étaient communiquées qu'à l'élite pieuse. Le professeur Cumont constate dans son livre que les symboles mithriatiques étaient susceptibles d'une double explication, l'une sidérale, l'autre naturaliste. "Manifestement, écrit-il, les prêtres se sont plu à attribuer aux images de leur culte des sens multiples, qu'ils dévoilaient successivement aux initiés, afin que ceux-ci ne fussent jamais certains d'avoir pénétré toute la profondeur de ces arcanes mystérieux. Le symbolisme astronomique, le seul dont les auteurs anciens parlent avec quelque détail, paraît aussi le seul qui ait été communiqué à la foule des fidèles, dont les profanes aient pu ainsi obtenir connaissance. Les doctrines iraniennes qui constituent l'originalité et la véritable valeur de la religion mithriatique, ne semblent avoir été dévoilées qu'à une élite, qui, par sa piété, s'était montrée digne de les connaître..."

Parmi les tableaux ou plutôt panneaux du temple figure l'image de Mithra naissant. Les textes appellent Mithra : *Petrogenes*, *De Petra natus*, *Saxigenus*, c'est-à-dire, "né de la pierre" ; et on entend par ce dernier mot soit la voûte céleste considérée comme une voûte de roc, soit le silex d'où jaillit le feu, soit la chaîne de montagnes à l'est de l'Iran, le Hara, par-dessus laquelle passent, chaque matin, les premiers rayons du soleil. L'enfant Mithra, déjà coiffé du bonnet phrygien, tient de la main gauche une torche, un doigt de la main droite sur la bouche pour enjoindre le silence aux initiés, et on voit ce Dieu s'extraire d'un rocher qu'entoure un serpent, symbole de la terre. Sur ce rocher est gravé un couteau, arme habituelle de Mithra.

La valeur symbolique accordée au chiffre sept paraît sans nul doute un legs de l'antique croyance aux sept sphères qui nous séparent du ciel supérieur ; comme on peut penser que dans l'initiation mithriatique l'échelle aux sept degrés se rapportait aux migrations de l'âme dans les sept sphères célestes.

Selon le professeur Cumont, le Mithracisme disparut rapidement en se fondant dans le manichéisme, secte qui prétendait concilier Zoroastre avec le Christ. Le manichéisme, on le sait, a traversé

tout le Moyen-Age, jusqu'au delà des Croisades. On accusa les Templiers de manichéisme.

Les mystères de Mithra furent ignorés par l'autorité publique, puis tenus en suspicion, même si plusieurs empereurs s'y firent initiés. L'Etat ne reconnut jamais ce culte qui ne compta jamais de très grandes communautés, car l'exiguïté des mithrea permettait de réunir seulement une centaine de personnes. Quand les membres devenaient trop nombreux, la confrérie se dédoublait et elle fondait un nouveau temple. Quoique très répandu, le mithracisme ne réunit jamais des foules. La plus grande expansion de ce mouvement date de la seconde moitié du troisième siècle de notre ère. On attribue ses succès à la nature des renseignements qu'il prétendait fournir sur la vie posthume, et on admirait en lui certaines qualités : la pureté de sa morale en une période de relâchement universel, l'appel à l'action et au dévouement en opposition aux habitudes de mollesse et d'égoïsme, la satisfaction donnée aux sentiments d'égalité et de fraternité méconnus dans la société profane. Les membres des sociétés mithriatiques se donnaient le nom de frères. Ils se soumettaient aux mêmes règles et participaient aux mêmes fêtes pour vivre toujours en symbiose.

Les auteurs attribuent la décadence du mithracisme (ou mithriacisme) à plusieurs causes. Celle-ci commença quand les armées romaines perdirent leur renommée. A Rome, en 312, près du pont Milvius sur le Tibre, l'Empereur Constantin (8) par sa victoire contre Maxence (9) décida de la reconnaissance du christianisme comme religion officielle de l'Empire : *In hoc signo vinces* (Tu vaincras par ce signe !), allusion à la croix qui parut dans le ciel, d'après la légende. On crut plus tard au retour du mithracisme sous la souveraineté de l'Empereur Julien dit l'Apostat (10), ennemi du christianisme. Cependant la chute de Mithra était proche. Sous l'Empereur Gratien, qui monta sur le trône en 382, celui-ci refusa le titre de Pontifex maximus du mithracisme. Ce souverain abolit ce culte et le Pape, en 391, le déclara hérétique et fit détruire ses temples. Depuis cette époque, le chef de la religion chrétienne s'appelle Souverain Pontife ou "Pontifex maximus" si l'on s'exprime en latin.

Précisons que l'exclusion des femmes du mithracisme priva cette religion d'un concours précieux pour agir sur la société d'a-

lors, d'autant que dans les mystères de Cybèle il existait des associations féminines dont les membres se donnaient le titre de sœurs. En outre, la complexité des rites et des symboles empêchèrent le mithracisme de devenir une religion populaire. On reprocha à ce culte son caractère abstrait ou mythique qui place cette légende dans un état d'infériorité pour disputer les consciences à la prédication et à la Passion d'un Dieu vivant. Autre cause importante de faiblesse, la tolérance même du mithracisme à l'égard des autres cultes. Non seulement Mithra recevait des hommes appartenant à toutes les religions, mais il ne leur imposait pas de renoncer à leurs cultes particuliers. On vit même certains dignitaires des mystères de Mithra exercer des fonctions sacerdotales dans le clergé d'autres cultes. "Il y a, disait un de ses adeptes, Symmaque, qui prêchait d'exemple, plusieurs chemins qui conduisent à la vérité. Chaque religion propose le sien ; l'homme avisé en essaie le plus possible."

"Sa tolérance, écrit Franz Cumont, l'empêcha de se libérer des superstitions grossières ou ridicules qui compliquaient son rituel et sa théologie... Si ce mazdéisme romain avait triomphé, il n'eut pas seulement assuré la perpétuité de toutes les aberrations du mysticisme païen, mais aussi celle d'une physique erronée sur laquelle sa dogmatique reposait..."

Félix Bonafé

(1) Pape de 88 à 97

(2) 214 à 275. Se considérant comme l'incarnation du Dieu Soleil (*Sol invictus*) il fut le premier empereur divinisé de son vivant.

(3) Le terme de "mage" vient de "magie", en d'autres termes : celui qui participe aux dons. Il s'agit en fait d'un très haut adepte de la doctrine religieuse d'Ahura-Mazda.

(4) singulier : mithreum

(5) *Textes et Documents figurés relatifs aux mystères de Mithra*, 2 volumes, 1896-1899.

(6) 155-222, apologiste chrétien.

(7) sur l'Aventin, une des sept collines de Rome.

(8) 274-337

(9) empereur de 306 à 312. Il se noya dans le Tibre.

(10) 321-363

## BIBLIOGRAPHIE

- Defradas et Le Bounier : *Les Grecs et les Romains*  
Marcelin Berthelot : *La Grande Encyclopédie*  
Vittorio Emanuele Bianchi : *Rome et ses environs*  
Jacob Burckhardt : *Il Cicerone*  
Jacques Chevalier : *Histoire de la Pensée.*  
Jean Chevalier et Alain Gheerbrant : *Dictionnaire des symboles*  
Franz Cumont : *Textes et Documents figurés relatifs aux mystères de Mithra*, 2 vol., 1896-1899.  
*Le symbolisme funéraire des Romains.*  
Mgr Gaume : *Les trois Rome*  
Eugène Goblet d'Alviella : *La religion de Zoroastre*  
*Les mystères de Mithra*  
*Le livre des pérégrinations de l'âme*  
*Mithraic Rites* (ars quator conoratorum,  
tome XII, 1900)  
Pierre Larousse : *Grand dictionnaire Universel*  
Maurice Paléologue : *Rome*  
René Schneider : *Rome*  
Hippolyte Taine : *Le Voyage en Italie*, 2 vol.





# Le Labyrinthe

Alain Chaize

Enfant, qui n'a pas franchi les sept cases de la marelle, rebroussé chemin dans un jeu de piste, échoué dans le puits du jeu de l'oie ou cherché la sortie d'un tracé problématique dans un magazine? Notion confuse ou oubliée, tous ces jeux de labyrinthe appartiennent, pourtant, à l'univers ludique des premières années de la vie.

Plus tard, confronté aux mêmes tracés, l'adulte va concevoir et formuler la question "Que faut-il faire : atteindre le centre, couvrir la totalité du parcours ou ressortir?". Une question simple en apparence, mais qui va mettre en évidence les nombreuses herméneutiques du labyrinthe. Parmi lesquelles : le labyrinthe, rencontre de l'horizontale et de la verticale, foyer de l'Un et du multiple, maître dans la réalité et l'apparence, expression spatiale et intemporelle, résidence du fini et de l'infini, leurre de la difficulté et de la nécessité.

## L'itinéraire étymologique :

L'étymologie, toujours empreinte de tradition, renseigne d'habitude sur l'origine ou le sens caché des mots. Ici, bien au contraire, le recensement n'est jamais exhaustif, et l'origine du mot Labyrinthe reste obscure, voire incertaine. Nous trouvons : Labrys, Labyrinthos, Labius, Labra, Labaris, Labyrioude, Dapurito, Daburintho, etc... Cependant, trois origines retiennent plus particulièrement l'attention des linguistes. D'abord, dérivée du grec *Labrys*, la hache aux deux ailes, qui sembla longtemps la plus logique au regard des nombreux dessins et hauts reliefs en bronze, retrouvés dans les ruines du palais de Cnossos. De nombreux archéologues émirent des doutes sérieux sur cette hypothèse en rappelant qu'à l'époque probable de la construction du labyrinthe de Cnossos, en Crète, "hache" ne se disait pas *Labrys* mais *Pe-le-ky* (Peleku).

D'autres préfèrent remonter, de quatre mille ans, aux civilisa-

tions d'Asie Mineure, et retenir le préfixe *labra* qui désigne la caverne ou les galeries de mines et le suffixe *inthos* de racine préindo-germanique qui se rapporte aux jeux d'enfants. *Labra-inthos* signifierait donc *les jeux de la caverne*. Or, d'après l'historien P. FAVRE, les Crétois avaient coutume de pratiquer dans des cavernes ou des sanctuaires troglodytes, des cérémonies d'initiation collective. Les carrières de Skotino à quatre heures de marche à l'est de Cnossos auraient fourni le modèle du labyrinthe.

Ces hypothèses ont été complètement bouleversées lors du déchiffrement du *linéaire B* par Ventris, car pour labyrinthe on trouve sur les tablettes le mot *da-pu-ri-to-jo* (Dapurito), homophonie renforcée par la relation linguistique *d-l* qui la rend plus persuasive, mais non dénuée de controverse. Un article paru dans la revue *Atlantis* rappelle que sur les mêmes tablettes, on trouvait aussi *da-da-re-jo*, deux mots qui pouvaient aussi bien signifier crocodile que parasol.

Sans certitude sur l'origine du nom, les dictionnaires ne retiennent que l'aspect construction des labyrinthes, et font une totale abstraction de la transposition métaphorique pourtant présente dès Platon qui, le premier, mit en évidence le concept labyrinthique en tant que figure, image, ou archétype dans le discours.

Si l'itinéraire étymologique reste très embrouillé, la recherche des tracés est une mine d'enseignements.

### **Les tracés labyrinthiques :**

Si les labyrinthes sont illimités dans leurs formes et dans leurs tracés, tous ne sont pas l'oeuvre de l'homme.

Les successions de grottes et galeries dûes à l'érosion aquatique forment des tracés aux bifurcations impasses, plus ou moins complexes, mais qui observées dans leur totalité, peuvent être considérées comme des labyrinthes naturels.

Même si l'image de ces grottes cristallines est présente dans toutes les mémoires, ces résultats du temps et du hasard n'entrent pas dans le cadre strict du sujet.

Les labyrinthes fortuits seront donc écartés au seul profit des labyrinthes intentionnels pour lesquels devra être introduite une nouvelle classification permettant de distinguer les tracés à voie unique des labyrinthes à voies multiples.

Ces tracés à voie unique, ou pseudo labyrinthes, qui suppriment toute confrontation au choix, s'apparentent plus à la spirale qu'au labyrinthe tel qu'il devrait être compris.

Plus variés, les labyrinthes polypériples peuvent être sériés en des tracés géométriques ou irréguliers, rectangulaires ou polyédriques ou circulaires, symétriques ou mixtes, compacts ou diffus, ascensionnels ou mono ou polycentriques, bi ou tridimensionnels, et enfin à un ou plusieurs accès.

Les tracés labyrinthiques sont sans limite, mais peuvent se distinguer des pseudo-labyrinthes en répondant à deux conditions : être intentionnels et avoir un minimum de systèmes. Ces normes de principe devant permettre d'introduire une première définition :

Un labyrinthe doit être ouvert, complexe et avoir un but.

### **Les labyrinthes de l'antiquité :**

Pour vérifier pareille hypothèse, il n'est dit-on meilleur moyen, que de confronter celle-ci à la réalité historique des différentes représentations des labyrinthes.

C'est au *père de l'histoire* le philosophe grec Hérodote (500 avant JC) que l'on doit la description du tombeau du pharaon Amenemhat III (2000 av. JC) édifié en moyenne Egypte sur les rives du lac Fayoum : *c'était l'étage souterrain d'une construction aux galeries encore plus emmêlées qu'en surface.*

Classé parmi les Sept Merveilles du monde antique, ce mausolée, mis à jour vers 1850 par l'archéologue Flinders Pétrie, aurait abrité douze grandes salles et un millier de chambres reliées par un dédale d'étroits couloirs. Cependant, l'historien anglais, très vite controversé, ne put démontrer qu'il s'agissait bien d'un labyrinthe plutôt que d'un système –rappelant les fausses portes, culs-de-sac, et

corridors sans issue des pyramides- utilisé à l'époque pour protéger les tombeaux des pillards. Reste tout de même le fait qu'ont été retrouvés, sur les lieux mêmes de cette pyramide, de nombreux sceaux remontant à cette période et représentant des tracés proprement labyrinthiques.

Dans le même temps, qui correspond en Crète à l'aube de la civilisation Minoenne, va se dresser dans l'antique Cnossos le palais de Minos rendu célèbre par l'un des plus puissants mythes de l'humanité. En 1900, l'archéologue anglais, Sir Evans, fouille les ruines du palais Minoen qui aurait abrité le labyrinthe crétois. Il trouve un grand nombre de doubles haches en bronze (*Labrys*) mais aucune trace physique d'un véritable labyrinthe, à l'exception d'un dessin à méandres tracé à la peinture sur un des murs du palais. Pour Sir Evans, le doute n'est pas permis, le palais de Labrys, comme il l'appelle, a bien fourni le décor du mythe.

Mais cette hypothèse reste très contredite par certains, qui pensent qu'il ne s'agit pas des ruines d'un palais mais d'une ville, et par d'autres, qui situent l'origine du mythe à quarante kilomètres plus au sud dans la caverne de Gorkyne.

Moins imposantes, les mosaïques de l'époque romaine reproduisent souvent les intrications du labyrinthe. La civilisation grecque nous lègue très peu de constructions, mais la première aborde, vers le deuxième siècle, le thème du labyrinthe dans la littérature. Homère, dans *Illiade*, évoque les danses labyrinthiques que l'on apprenait aux jeunes enfants en traçant les pas sur le sol.

### **Le Moyen-Age :**

Quelques siècles plus tard, le Moyen-Age marque la période de grande floraison du labyrinthe. La vie médiévale révèle un goût certain pour le jeu, la verve, l'emblème et l'allégorie. Les symboles et en particulier le labyrinthe se fondent dans la conscience figurative de l'époque avec une tonalité originale, mais un constant respect des motifs spirituels de la tradition. Les représentations, de toute nature, sont nombreuses mais la littérature aborde, elle aussi, de façon privilégiée, le thème du chemin semé d'embûches dans la pérégrina-

tion sinueuse de la *Divine Comédie* ou dans la Quête labyrinthique des Chevaliers de la Table Ronde.

Le jardin mystique, si enchevêtré, du *Roman de la Rose* peut servir de lien pour souligner l'importance des jardins de l'époque médiévale. Dans la conception des allées et des motifs, une place importante est accordée au labyrinthe. Les gentes dames, isolées par les croisades, imaginent, en parcourant le dédale, partager les épreuves de leurs époux partis sur les chemins de Jérusalem. Le labyrinthe est alors appelé la "Lieue de Jérusalem".

Tous ces jardins ont disparu, mais heureusement, de cette époque, subsiste le trésor des cathédrales.

La présence du labyrinthe dans les cathédrales ne lève aucune certitude quant à son origine, certains y voient l'emblème de la corporation des maçons, d'autres un chemin de procession ou de pèlerinage, mais, fait étrange, aucun de ces dallages ne comporte d'emblème chrétien d'usage commun.

Construits pour la plupart au douzième siècle, ces labyrinthes obéissent tous à un tracé strictement géométrique, monocentrique, continu et à une seule entrée, référence constante dans la pensée médiévale à la "voie du salut" de la confession.

Cette même pensée est reprise dans la littérature où le labyrinthe est présenté comme un immense piège qui avale le pécheur pour le précipiter en enfer, mais aussi comme une immense espérance pour celui qui ira jusqu'au bout du parcours, et qui accèdera à la cité de Dieu.

L'époque médiévale met en scène une première herméneutique du labyrinthe, présentant celui-ci comme un pèlerinage sur l'horizontal du plan terrestre pour privilégier l'accès à la véritable dimension par la verticalité.

Avant de quitter le Moyen-Age, un point troublant mérite d'être signalé : dans son ouvrage, *Le mystère des Labyrinthes*, Paul de Saint-Hilaire constate qu'en observant les labyrinthes du Nord de l'Europe jusqu'aux Ardennes, on ne trouve que des labyrinthes car-

rés, des Ardennes à la Seine : des labyrinthes polyédriques, et au Sud de la Seine des labyrinthes circulaires. Ce qui signifierait, si cette hypothèse est vérifiée, qu'un pèlerin cheminant du Nord au Sud réaliserait pleinement sa propre quadrature du cercle et un initié son passage de l'équerre au compas.

### **De la Renaissance à nos jours :**

Par une sorte de révolution très significative, les auteurs de la Renaissance se mettent à penser que : *le labyrinthe est peut-être autant en nous que nous sommes en lui, ou que c'est nous qui le projetons au dehors*. D'objectif, il se fait subjectif ou l'inverse, il y a correspondance comme entre microcosme et macrocosme.

Passé le quatorzième siècle, le symbole et le sentiment symbolico-religieux disparaissent. Il faut attendre le dix-huitième siècle et ses auteurs pour que commencent à réapparaître les labyrinthes sous la forme partiellement désacralisée de jeux et de combinaisons comme les anagrammes, les lypogrammes, mais surtout un jeu qui n'utilise que des mots monosyllabiques étrangement nommé *Popodédalea*.

Toujours dans cette même période, les jardins vont de nouveau occuper une grande place, mais c'est l'époque du baroque triomphant, le goût scénographique s'impose partout, le dessin des labyrinthes tend à rompre avec la traditionnelle simplicité pour se plier en courbes fantaisistes, s'orner de statues et de fontaines. Très loin de la pensée médiévale, ces jardins de délices d'un type définitivement frivole n'étaient pas sans rappeler les jeux de l'amour et du hasard.

De nos jours, le labyrinthe dans le langage courant a plutôt une connotation négative. Heureusement dans le langage soutenu, il se souvient de son origine et prend volontiers une acception positive.

Les constructions labyrinthiques sont très rares, exception faite du Japon où le dernier casse-tête à la mode est le *wooz* (wild and original object with zoom). Ces machines infernales sont des labyrinthes délimités par des cloisons amovibles de deux mètres de hau-

teur qui serpentent sur plusieurs hectares et qui retiennent le néo-phyte au-delà d'une bonne heure. Par souci de clarification, il faut citer certains contemporains qui ont recours au cliché commun du labyrinthe pour parler de l'enfer des villes, mais il s'agit d'une large confusion avec la symbolique de la forêt.

Plus proches de la symbolique du labyrinthe, les romanciers spécialisés dans le récit policier, enferment leurs personnages dans un labyrinthe de logique exaspérant pour créer l'énigme. Après quoi, reconstitué ou reconnu, le labyrinthe est annulé et l'énigme dissipée par le détective qui, en produisant un "contre-labyrinthe", efface le premier.

Dans un autre registre, Jung élargit le champ du labyrinthe à l'espace onirique en introduisant la notion de *pérégrination empêchée*. Pour les existentialistes, le labyrinthe est assimilé à l'absurdité du monde et le thème d'une "issue" à trouver est très présent à travers de nombreux auteurs, mais, plus spécifiquement, pour ceux du vingtième siècle. La métaphore du labyrinthe n'est véritablement déployée que lorsque l'étrangeté du monde peut redevenir le chemin emblématique et secret de l'aventure.

Les grandes époques qui viennent d'être distinguées dans la prise en charge par la littérature ou l'histoire de la figure du labyrinthe, correspondent plus ou moins bien à des décrochages ou à de nouvelles orientations dans la constitution de la pensée mythique. Les modernes se distinguent, dès la Renaissance, *en entrant dans le labyrinthe à la place des monstres et des héros et considèrent l'espace où il leur faut personnellement trouver leur chemin*. Mais le monde contemporain considère avant tout le labyrinthe comme une image symbolique sans architecture exemplaire, sans véritable notion de centre. Le labyrinthe est devenu une métaphore sans référent qui fait se confondre la réalité et l'apparence.

### **Le mythe :**

Le fondement du mythe disparaît et pourtant l'émergence de la réalité cachée avait bien commencé dans la sphère culturelle de la Grèce, par l'utilisation du plus universel des véhicules : le mythe.

Parmi ces récits mythiques, qui remontent à l'ère des Taureaux, il en est un que Sanivel désignait comme *le plus populaire de l'antiquité* : le mythe du labyrinthe de Crète.

L'action se passe donc dans des temps reculés, lorsque les Dieux parcouraient encore notre planète et, qu'en particulier, Zeus, le Dieu tout puissant, amouraché d'une nymphe nommée Europe, prit pour la séduire l'apparence d'un taureau blanc. Europe, cherchant *Zeus-Taureau*, s'enfuit jusqu'en Crète par la mer où, de leur union, naquit Minos, roi de l'île et des mers.

Quelques années plus tard, alors qu'il s'est imposé roi, Minos épouse Pasiphaé, la toute lumineuse fille d'Hélios, le Soleil. Souhaitant s'assurer qu'il est toujours, de par sa filiation divine, l'élu des Dieux, Minos demande à Poseidon, Dieu des mers, de lui adresser un heureux présage. Poséidon, pour exprimer la faveur des Dieux, fait savoir à Minos qu'il lui enverra un animal merveilleux, à la seule condition qu'il soit sacrifié sur l'autel. Aussitôt apparaît un taureau d'un blanc éblouissant qui se met à nager vers le rivage. Minos, fortement impressionné par tant de beauté, l'envoie rejoindre ses propres troupeaux et tue un autre animal à sa place.

Le divin Poséidon se vengera de l'affront. Et comme le taureau plaît particulièrement à Minos, il trouvera fort amusant que la magnifique bête ainsi épargnée du sacrifice séduise Pasiphaé, son épouse.

Pasiphaé tombe amoureuse du bel animal, au point qu'elle veut s'unir à lui. Elle demande assistance à Dédale, génial architecte de moralité douteuse qui s'est réfugié à la cour de Cnossos parce qu'il a tué par jalousie son neveu, le trop habile Thalos, inventeur de la scie. Dédale, à la demande de sa souveraine, construit une vache articulée dans laquelle Pasiphaé se cache pour séduire le taureau et s'unir à lui. De cet abominable commerce naîtra un monstre mi-homme mi-animal : le Minotaure.

Minos, cherchant à éviter le scandale et cacher la honte de Pasiphaé, demande à Dédale de construire à Cnossos un labyrinthe d'où nul ne pourra sortir et dans lequel il enferme le Minotaure. Toutefois, pour nourrir ce monstre, il faut que tous les neuf ans on



lui fournisse en pâture sept jeunes gens et sept jeunes filles. Minos, qui avait conquis Athènes décide de faire payer, par cette ville, le tribut.

Thésée, fils d'Egée roi d'Athènes, est un héros presque aussi célèbre qu'Héraclès. Sorti vainqueur de nombreuses aventures et las de voir sa patrie ainsi humiliée, il se porte volontaire lors du troisième envoi et se mêle au groupe des jeunes gens livrés en pâture au Minotaure.

Le vainqueur du célèbre Taureau de Marathon, arrivé en Crète, rencontre la propre fille de Minos, Ariane, qui a le coup de foudre dès qu'elle le voit et lui propose de l'aider à tuer son demi-frère s'il lui promet de l'épouser et de l'emmener à Athènes. Thésée accepte son offre et fait le serment de s'unir à elle. Or, Dédale avait donné à Ariane une pelote de ficelle magique qui, lui avait-il expliqué, devait permettre d'entrer et de sortir du labyrinthe. Ariane confie le peloton à Thésée qui entre pour tuer le Minotaure. Quelque temps après, le fil commence à frémir et Ariane voit ressortir Thésée qui la prend dans ses bras pour s'enfuir tous deux vers des îles lointaines, où il l'abandonnera à Dionysos.

Minos est certes soulagé par la mort du bâtard de son épouse, mais il voit la victoire de son ennemi athénien, et surtout une nouvelle trahison de son architecte Dédale. Décidé à punir celui-ci, il l'enferme en compagnie de son fils Icare dans le labyrinthe. Dédale, préférant la voie rapide, confectionne pour son fils et pour lui des ailes de cire et de plumes, et quitte le labyrinthe par la voie des airs. Malgré la mise en garde de son père sur le danger de voler ou trop haut ou trop bas, le téméraire Icare n'écoute pas les conseils qu'on lui prodigue. Il monte dans les airs si près du soleil que la cire fond, les ailes se détachent et l'imprudent est précipité dans la mer.

Dédale, de son côté, réussit à atteindre la Sicile où le roi Cocalos l'accueille à Camicos.

Même s'il est ici résumé, ce mythe cherche à intercepter les réalités cachées des rapports de l'homme et du principe. Il résiste à l'explication rationnelle, mais il transmet l'universalité des symboles

qu'il véhicule. Ce mythe est si riche qu'il permet de souligner seulement quelques points particuliers.

Dédale, par exemple, c'est l'architecte, c'est le démonique qui, en tuant son neveu –qui était son apprenti- s'est dès l'origine lancé dans une démarche individuelle vouée à l'échec.

Le Minotaure, monstre mi-homme mi-animal, malgré sa connaissance du parcours labyrinthique, n'a pas réussi à en sortir, contrairement à Dédale qui, enfermé à son tour et pourtant détenteur du plan du chemin qu'il avait tracé, va utiliser la liberté de la vraie connaissance pour dévoiler une autre sortie et emprunter la voie des airs.

Son fils, Icare, sans expérience personnelle, sans vécu, fort d'une connaissance reçue de son père par transmission directe et immédiate, la transgressera aussitôt, subira un échec, et se noiera.

A l'inverse de Thésée qui, lorsqu'il reçoit d'Ariane le fil, symbole de la connaissance, est déjà le héros qui a surmonté de nombreuses épreuves individuelles et collectives. Thésée se renforce au contact de la connaissance, il ressort vainqueur du labyrinthe mais il prouve que son parcours initiatique n'est pas complètement achevé puisqu'il tue l'animal au lieu de l'apprivoiser.

L'épreuve imposée à Thésée reste tout de même le plus sensible des enjeux, il s'agit du choix entre diverses routes pour parvenir au Minotaure. Sous les pas du héros grec, s'ouvre soudain la multiplicité des chemins, la pluralité vertigineuse des possibles, mais le fil magique d'Ariane indique la seule voie à suivre. Autrement dit, le mythe du labyrinthe pose le problème du choix; il fournit en même temps l'instrument pour le résoudre, il donne à voir la pluralité mais il opère, immédiatement après, la réduction à l'unité.

Si le mythe montre ici les limites de la transmission, il est d'abord le pont qui permet d'accéder au rite et à l'unité magique du monde qu'il suppose.

#### **Le rite :**

La définition exotérique du labyrinthe *Etre ouvert, complexe et*

avoir un but, se traduit par : disposer d'une entrée et d'une sortie, être un lieu de méandres, de chausse-trapes et de culs-de-sac où le centre est omniprésent.

Le but apparent est d'aller de l'entrée au centre, puis du centre à la sortie en abordant la phase centripète immédiatement suivie par une phase centrifuge.

Pour s'aventurer dans la phase centripète ou réalisation ascendante, il faut répondre à une première condition : entrer dans le labyrinthe. Or nul n'entre pour jouer ou pour subir. Il y a nécessairement une tension intérieure, quelque chose de plus fort qui pousse le candidat jusqu'à l'entrée pour fonder son acte de candidature.

Deuxième condition : avancer.

Par définition, le chemin n'est pas direct; long, sinueux, pénible, fait de nombreuses bifurcations, il impose un choix tendu par *l'inextricabilis error*, mais balancé par l'espoir de trouver le secret. Le tracé par ses noeuds, ses embranchements, alterne entre obligatoire et vexatoire. L'intention vexatoire se manifeste dans le propos de mystifier le visiteur en l'amenant presque jusqu'au centre pour l'en éloigner de plus en plus, jusqu'à la périphérie, où de façon presque inattendue, une voie directe, tournant un angle, va le conduire au but de la pérégrination.

Le cheminement à l'intérieur du labyrinthe est à rapprocher du labyrinthe intérieur qu'on découvre dans la voie de l'Écossisme. L'initié parvenu à une maîtrise virtuelle, s'il osait s'écouter, s'appuierait déjà sur de trop grandes certitudes, alors que le simple changement de degré, par une présentation différente, lui donne tout de suite l'impression d'un retour en arrière, à la périphérie, et au fond pas très loin de son point de départ.

Dans le seul domaine du parcours physique du labyrinthe, des solutions existent. Longer constamment le mur de gauche avec la main gauche, ou indiquer la voie d'un trait de craie, compléter d'une croix si c'est un cul-de-sac, et ainsi de suite, sont des moyens qui permettent de trouver la voie salvatrice. À l'inverse, le labyrinthe intérieur demande de participer à toutes les épreuves, c'est le

prix de la perte du moi individuel. La durée du parcours n'entretient pas de relation directe avec le temps historique, elle ne provient que de la fusion entre la complexité du parcours et le degré des connaissances de l'intéressé. Ce non-temps est le fidèle reflet du temps sacré de la vie initiatique.

Dernière condition : le but. Méditer sur le but à atteindre équivaut à se référer au *Que faire ?* de l'adulte face au tracé labyrinthisque.

A peine sollicitée, l'imagination va établir le spectre logico-mathématique du labyrinthe géométrique, symétrique et monocentrique avec un but bien désigné : le centre. Mais peut-il s'agir du but ? Le centre du labyrinthe ésotérique n'a rien d'un point ordonnable, d'un espace restreint ou d'un lieu géographique. Ses dimensions se confondent avec l'infini de l'imaginaire et rien n'indique qu'il appartienne au même plan. Il peut être dans l'obscurité d'une caverne souterraine ou comme chez les Egyptiens au terme d'une pérégrination en plaine au point le plus haut de la terre.

Le centre peut se révéler sur n'importe quel point du parcours dès que le cherchant se trouve confronté à la difficile sinuosité, avec pour seuls guides son inspiration et sa responsabilité. Alors seulement il peut entrevoir la secrète et impénétrable élection divine. Moment unique du dévoilement, qui bouleverse tout mais grâce auquel s'opère la vraie métamorphose. La perte totale du moi individuel marque la fin du cycle centripète et ouvre la voie à la phase centrifuge.

Ressortir devient donc une évidence mais aussi une source de large confusion entre la nécessité et la difficulté. Pour celui dont on admire la capacité d'entrevoir, le retour dans le monde s'impose. Ne s'agit-il pas d'aider en chemin ceux qui errent encore et de témoigner auprès de ceux qui cherchent toujours l'entrée du labyrinthe. Mais celui qui parvient à cette étincelle d'harmonie avec le principe n'éprouvera aucune difficulté pour repartir. Toutes les routes sont bonnes. Croire que la sortie constitue un obstacle est une hérésie qu'il faut combattre. Tout ce qui vient du principe retourne inmanquablement dans le monde. L'essentiel consiste dans l'expérience du dévoilement dont la réussite garantit la sortie.

Ce que propose l'intuition labyrinthique, par delà le simple jeu, est un ensemble d'herméneutiques qui chaque fois, par une expression différente, conduisent l'homme jusqu'à une nouvelle étape sur le chemin sinueux de la connaissance. Expression spatiale et intemporelle, contenant à la fois l'horizontale et la verticale, l'un et le multiple, la réalité et l'apparence, le fini et l'infini, le labyrinthe entretient la confusion entre nécessité et difficulté mais ces différentes herméneutiques ne doivent pas éclipser celle qui mérite une attention toute particulière : la finalité.

Entrer dans le labyrinthe, c'est se placer dans une solitude volontaire, c'est accepter au cours d'une pérégrination empêchée les détours et les rigueurs ignorées du hasard, pour tenter de s'expliquer le mystère qu'on porte en soi. Mais il ressort au moins une certitude : le but apparent ou centre ne constitue en aucun cas la finalité.

Ce centre sans nature, sans dimensions, sans lieu géographique, puisqu'il réside en nous, n'est qu'une espérance qui doit être sublimée par l'importance du combat. Le dévoilement peut avoir lieu en n'importe quel point du chemin sur lequel nous avançons. Pour certains l'errance durera autant que la vie, mais pour celui qui, une fois seulement, atteindra la chambre secrète de l'illumination spirituelle, pour celui qui aura vu et qui sera revenu, cet homme initié-initiant devra se souvenir que la carrière d'un homme ne se borne pas à surmonter une épreuve initiatique.

Les épreuves ne s'arrêtent jamais et chaque élément de l'univers est une fraction infinitésimale du méandre... L'initié doit sans cesse se mesurer à son labyrinthe particulier qui se reforme toujours, non plus autour du moi individuel, mais dans la permanente rencontre avec un labyrinthe plus important encore : le labyrinthe de l'autre.

Alain Chaize

## BIBLIOGRAPHIE

- Jean-Clarence LAMBERT**      Le labyrinthe des labyrinthes  
Hatier 1983
- Jean TOURNIAC**                Vie et perspectives de la Franc-  
Maçonnerie Traditionnelle.  
Histoire et Tradition – Dervy Livres
- Paolo SANTARCANGELI**        Le livre des labyrinthes  
Gallimard
- Louis CHARPENTIER**         Les mystères de la cathédrale de  
Chartres  
Robert Laffont
- Georges POSENER**            Dictionnaire de la civilisation Eryp-  
tienne  
Fernand Hazan
- Yves BONNEFOY**             Dictionnaire des mythologies  
Flammarion
- Pierre GRIMAL**                Dictionnaire de la mythologie Grec-  
que et Romaine – PUF
- Robert GRAVES**                Les mythes Grecs  
Pluriel
- Paul DIEL**                      Symbolisme dans la mythologie  
Grecque
- FULCANELLI**                    Le mystère des cathédrales  
SN Editions Pauvert
- René GUENON**                 Symboles de la science sacrée  
Traditions NRF – Gallimard
- Martin P. NILSON**             La religion populaire dans la Grèce  
antique – PUF
- Jacques RIBARD**              Le moyen-âge littérature et symboli-  
que – Champion
- Mircea ELIADE**                Images et symboles  
Tel – Gallimard

<b>Mircea ELIADE</b>	Histoires des croyances et des idées religieuses – Tel – Gallimard
<b>VERBRUGGNE</b>	Le catalogue des labyrinthes Vieux Moulin
<b>Jacques VAN LENNEP</b>	Alchimie CCB – Diffusion Dervy Livres
<b>G.G. JUNG</b>	Mysterium Conjunctionis Traduit par E. Perrot. Albin Michel
<b>Paul St Hilaire</b>	Le mystère des labyrinthes Rossel
<b>Eugène CANSELIET</b>	Alchimie. Etudes diverses de symbolisme hermétique et de pratique philosophale – Jean-Jacques Pauvert





# Le Mythe d'Œdipe Sophocle, Freud, Girard... et les autres

Jean-Bernard Lévy

On doit à FREUD, il nous faut bien le reconnaître, le fait que le nom même d'**Oedipe** soit universellement connu ou du moins le soit de ceux qui ont ce que l'on appelle une "culture", ne serait-ce que des plus rudimentaires. Que cet hommage lui soit donc rendu. Cela nous mettra plus à l'aise pour souligner l'inconfort dans lequel ce vernis que croit posséder le plus ignare, place ceux qui connaissent un peu mieux le mythe et veulent en parler. Il n'y a pire ignorant que celui qui croit savoir!

Une psychanalyste, donc une disciple au moins indirecte de Freud, Marie BALMARY a dit "*lui (Freud) dont le non savoir nous a tant appris*" (1).

FREUD, par méconnaissance involontaire ou peut-être comme nous le verrons, par refoulement inconscient, n'a donné qu'une interprétation partielle, donc partielle, du mythe. Ce qu'il dit n'en est qu'**une des herméneutiques**. Avant lui, il y en a eu d'autres qu'il occulte. Depuis, ce mythe étant devenu à la mode, psychanalystes et opposants, chercheurs de toutes disciplines et de toutes écoles, ont donné leur propre explicitation. Nous ne dérogerons d'ailleurs pas à cette règle: en conclusion nous proposerons aussi la nôtre.

## LE MYTHE D'ŒDIPE

Il n'est sans doute pas inutile de reprendre dans son intégralité le mythe d'Oedipe. Bien sûr il en existe plusieurs versions et nous ne citerons que les principales variations, quitte à être taxé à notre tour de partialité. Claude LEVI-STRAUSS, que nous serons amené à citer plus loin, n'affirme-t-il pas qu'aucune des versions d'un mythe, même les plus saugrenues, ne doivent pas être ignorées du chercheur:

*“On n’insistera jamais assez sur l’absolue nécessité de n’omettre aucune des variations qui ont été recueillies. Les commentaires de Freud sur le complexe d’Oedipe font, comme nous le croyons, partie intégrante du mythe d’Oedipe.”*(2)

Le mythe d’Oedipe nous est essentiellement connu par deux tragédies de SOPHOCLE: *Oedipe-roi* (3) et *Oedipe à Colone* (4), la première écrite vers 430 avt J.C. au moment de la pleine maturité de l’auteur, la seconde vers 401 à la fin de sa vie. Mais avant lui, déjà ESCHYLE (525-456 avt J.C.) s’était inspiré du thème pour une trilogie (*Laïos*, *Oedipe* et *Les Sept contre Thèbes*) et pour un drame satyrique *Le Sphinx*. Ces quatre pièces datent de 467 avt J.C.. De cette oeuvre ne nous sont parvenus que *Les Sept contre Thèbes* (5) et quelques fragments des autres textes.

EURIPIDE (484-406 avt J.C.) utilisera le mythe pour écrire lui aussi une tragédie *Oedipe* dont nous n’avons plus le texte et *Les Phéniciennes* en 406 (6) qui retrace la fin de la vie du héros, comme *Les Sept contre Thèbes* d’ESCHYLE, et dont s’est peut-être inspiré SOPHOCLE pour écrire *Oedipe à Colone*. Ces différentes pièces qui forment les versions dites “tragiques” du mythe, semblent déjà l’avoir déformé pour obéir aux idées de l’auteur ou pour argumenter son “herméneutique” propre.

Ce mythe est beaucoup plus ancien et déjà HOMERE le cite dans *L’Odyssée* (XI,271-80) probablement vers 700 avt J.C.(7).

*“Et la mère d’Oedipe, la belle Epicaste (Jocaste pour les auteurs ultérieurs) qui d’un coeur ignorant, commit le grand forfait: elle épousa son fils! meurtrier de son père, et mari de sa mère!... Soudain les Immortels révélèrent le crime; il put régner pourtant, sur les fils de Cadmos, dans la charmante Thèbes, mais torturé de maux par les dieux ennemis, tandis qu’elle gagnait l’Hadès aux puissantes charnières: affolée de chagrin, elle avait au plafond de sa haute demeure, suspendu le lacet. Après elle, son fils reçut en héritage les innombrables maux que peuvent déchaîner les furies d’une mère.”*

De très nombreux auteurs dramatiques, à la suite des Grecs, se sont intéressés au thème. Citons ceux qui ont retenu notre attention pour ce travail: SENEQUE écrivit *Oedipus* peu après J.C., très in-

spiré de SOPHOCLE (8). En 1659 le célèbre CORNEILLE publia un *Oedipe*, tout comme VOLTAIRE en 1718. Ces deux pièces n'ont guère eu de succès et n'ajoutent que peu au thème. Plus près de nous, deux auteurs se sont penchés sur le thème et ont renouvelé la problématique: André GIDE écrit en 1930 un drame en trois actes *Oedipe* (9) qui sera représenté deux ans plus tard. Jean COCTEAU traite par deux fois du thème: en 1928 il écrit *Oedipe-roi* (10), pièce mineure qui ne fut jouée qu'en 1936, et en 1934 il reprend magistralement le thème et l'herméneutique spécifique qu'il veut en tirer dans *La Machine infernale* (11).

Rappelons l'essentiel de cet ensemble mythique, d'après ces textes et quelques autres, notamment les travaux de Pierre GRIMAL (12). Il forme ce que les Grecs appellent la malédiction des Labdacides, ou encore le cycle thébain qui raconte l'origine de la ville de Thèbes. Cadmos, étant parti à la recherche de sa soeur Europe, que Zeus avait enlevé en prenant la forme d'un taureau, trouva sur sa route un dragon et, dut le tuer puis il en sema les dents sur les conseils de la déesse Athèna. Celles-ci donnèrent naissance aux *Spartoi* (les "hommes semés"). En punition de ce meurtre, Cadmos dut devenir l'esclave d'Arès, propriétaire du dragon. Il créa ensuite, sous la protection de la déesse Athèna, la ville de Thèbes et épousa la déesse Harmonie, fille d'Aphrodite, la déesse de l'amour et d'Arès, le dieu de la guerre. Cadmos est l'arrière-arrière-grand-père d'Oedipe. (tableau 1)

Le roi Labdacos (étymologiquement *le boiteux*), est le petit-fils de Cadmos et le grand-père d'Oedipe; il descend par sa mère de Chtonios l'un des *Spartoi*. Il mourut alors que son fils Laïos (étymologiquement *gauche*) était encore jeune. Rapidement ce dernier, craignant pour sa sécurité du fait des luttes pour la succession de son père, dut quitter son royaume et demander l'asile au roi Pélopos qui, dès lors, devint son père adoptif. Mais Laïos tomba amoureux du jeune fils de son hôte, Chrysippe (étymologiquement *cheval d'or*), en quelque sorte son frère d'adoption. Il enleva le jeune homme, abusa de lui et celui-ci de honte se suicida. Tel est le **péché originel**.

Plus tard Laïos se maria avec Jocaste et devint roi de Thèbes. Comme ils n'arrivaient pas à avoir d'enfants, Laïos interrogea l'oracle de Delphes, la célèbre Pythie. Il lui fut répondu qu'il ne devrait

pas concevoir d'enfant mâle sinon celui-ci le tuerait et épouserait sa mère. Telle était la punition des dieux pour sa conduite à l'égard de Chrysis. Laïos, dès lors sans lui donner d'explication pour ne pas avoir à lui avouer son péché, refusa tout rapport avec Jocaste. Celle-ci ne comprenant pas l'indifférence de son époux, un soir, l'enivra et l'attira dans ses bras. Ainsi leur naquit un fils.

Laïos refusa de le reconnaître et de risquer de voir ainsi s'accomplir l'oracle. Il perça les chevilles de son fils et les lia ensemble. Ceci explique le nom d'Oedipe (étymologiquement *pied gonflé*), lui à qui son père n'en avait pas donné. Laïos confia l'enfant ainsi ficelé, à un serviteur, mais celui-ci, au lieu de le pendre à un arbre sur le mont Cithéron pour qu'il soit dévoré par les bêtes sauvages, comme il lui avait été prescrit, le donna à un berger qui l'amena à son maître Polybos, roi de Corinthe dont la femme, la reine Périboea, ne pouvait avoir d'enfant.

Selon d'autres versions Oedipe aurait été enfermé dans un coffre et jeté à la mer par Laïos. Ce coffre fut retrouvé sur la grève à Sicyone par la reine Périboea, qui était venue sur la plage surveiller le lavage de son linge par ses servantes. L'ayant trouvé alors qu'elle était seule, elle fit semblant d'en avoir accouché et le fit passer pour son fils auprès du roi Polybos et en tout cas auprès de ses sujets, peut-être avec sa complicité

Il est à noter que les textes ne précisent pas le rôle de Jocaste dans cet infanticide raté. Laïos dut sans doute être obligé de lui avouer son premier forfait et d'en faire sa complice pour le second. Le thème du père se débarrassant de ses fils, qui risquent de lui prendre le pouvoir ou la vie, est cher à la mythologie grecque. Il n'est qu'à reprendre le mythe de Cronos qui dévorait ses fils jusqu'à ce que sa femme Rhéa puisse, en secret, accoucher de Zeus et avec l'aide de ce dernier, lui faire régurgiter tous ses enfants. Pourtant Cronos lui-même avait, à la demande de sa mère Gaïa, castré son propre père, Ouranos, époux brutal et trop fécond. Ainsi dans la quasi totalité des mythes grecs, la mère protège sa progéniture et, en cas de conflit, s'allie à ses fils contre leur père.

Rappelons aussi que la Grèce antique, pré-hellénique, vivait lors de l'établissement des premières versions de ces mythes, sous le

régime du matriarcat, ce qui explique l'importance donnée tout au long de cet ensemble mythique à la mère, la reine Jocaste ou à la reine Périboea, qui ne pouvait donner de prétendant légitime à sa succession.

Oedipe aurait été conçu à une période particulière, les fêtes d'Aphrodite, ou selon certaines autres versions en période de menstruations maternelles, de toute façon mythiquement sous la protection des Pléïades, déesses transformées en étoiles. S'il a été conçu au coucher des Pléïades, il ne pouvait périr en mer: c'est la version marine de sa survie. S'il a été conçu au lever des Pléïades, il est l'homme sauvage, le maître des fauves. Chassé de la cité vers la nature, il est le *pharmakos* porteur de tous les péchés de celle-ci. C'est la version montagnarde de son sauvetage.

Quoiqu'il en soit, de même que Laïos, fuyant son royaume, avait été recueilli par le roi Pélops, de même Oedipe, privé du sien, sera accueilli par le roi Polybos. Jeune homme, Oedipe consulta lui aussi sur son avenir la Pythie et apprit qu'il tuerait son père et épouserait sa mère. Epouvanté, il quitta le roi Polybos et la reine Périboea pour de pas être cause d'un tel malheur.

A la jonction de deux routes, à l'endroit d'un passage étroit, alors qu'il cheminait à pied, il se trouva côte à côte avec le char de Laïos. Polyphontès, le conducteur de celui-ci, au nom de son maître, exigea de passer le premier. Oedipe refusa, estimant que seuls les dieux et ses parents avaient droit sur lui. Le cocher lança ses chevaux sur les talons de celui-ci qui était déjà boiteux et infirme depuis que son père lui avait percé les chevilles. L'altercation prit de l'ampleur: on en vint aux mains et Oedipe tua Polyphontès d'un coup de lance et jeta Laïos hors de son char mais celui-ci, les pieds entravés par les rênes, fut traîné par ses chevaux et mourut ainsi déchiqueté.

Laïos était allé consulter les oracles pour savoir comment débarrasser Thèbes du Sphinx ou mieux la Sphinge, un monstre femelle qui se dressait à un col sur le mont Phicion au-dessus de Thèbes et posait aux passants de célèbres énigmes. Comme ceux-ci n'y répondaient pas, le monstre les dévorait. Tout le monde connaît l'aspect de la Sphinge: tête de femme, corps de lion, ailes d'aigle,

queue de serpent... Parmi les questions posées, deux sont restées célèbres. Voici la première: quelles sont les deux soeurs jumelles qui s'engendrent l'une l'autre. Il s'agit du Jour et de la Nuit. Plus connue encore est la seconde. Voici comment Euripide nous la présente dans *Les Phéniciennes*:

*Il est sur terre un être à une voix ayant  
Deux et quatre et trois pieds; seul il change parmi  
Ceux qui vont sur le sol, en l'air et dans la mer;  
Mais quand il marche en s'appuyant sur plusieurs pieds  
C'est alors que son corps a le moins de vigueur. (13)*

La suite du mythe est mieux connue: Oedipe, qui après la mort de Laïos et de Polyphontès, avait poursuivi sa route, trouve sur son chemin le monstre. Lui, le boiteux, très au fait de ce problème, répondit aussitôt: **l'être humain**. Et la Sphinge se jeta du haut de sa montagne. Ainsi les habitants de Thèbes furent-ils délivrés de son encombrante présence.

Oedipe arriva alors à Thèbes. Tous ignoraient qu'il avait tué le roi Laïos, mais son exploit était connu. Adulé par la foule qui voulait en faire son roi, il épousa la toute récente veuve la reine Jocaste. De leur union naquirent quatre enfants: deux fils jumeaux, Etéocle et Polynice, et deux filles, la célèbre Antigone et Ismène.

Mais Thèbes n'était pas au bout de ses ennuis: la peste s'abattit sur la ville. La Pythie, à nouveau consultée, répondit que la peste ne cesserait que lorsque serait retrouvé le meurtrier de Laïos.

Arriva alors à Thèbes le devin Tirésias et celui-ci, pressé de questions après avoir longtemps refusé de répondre, révéla la vérité à Jocaste et à Oedipe. A cette nouvelle, Jocaste se pendit, ou selon d'autres auteurs, se jeta à son tour, comme la Sphinge, du haut d'un rocher. Oedipe arracha l'agrafe servant à tenir sa robe et avec celle-ci se creva les yeux. Il s'enfuit de Thèbes, laissant la régence de la ville au frère de Jocaste, Créon.

Nous ne ferons que résumer plus succinctement encore la suite: Antigone servira de guide à son père devenu aveugle. Celui-ci était pourchassé par les Erinyes, déesses violentes, protectrices de "l'or-

dre social” et chargées de l’application des décrets de la loi divine, qui lui reprochaient d’être cause du suicide de sa mère. Il crut pouvoir se réfugier à Colone en Attique, mais les Erinyes finirent par le retrouver dans un bois sacré qu’elles possédaient, et le tuèrent. Le roi Thésée le fera, par la suite, enterrer en Attique, dans l’enceinte des Euménides.

Devenus adultes, ses fils (et frères!) Étéocle et Polynice devaient régner. Comme ils étaient jumeaux, il fut décidé qu’ils auraient le pouvoir en alternance, une année sur deux. Étéocle qui, par tirage au sort, régna le premier, ne voulut pas abandonner le trône au terme de la première année et, invoquant les mauvaises intentions de son frère Polynice, le bannit de la ville. Une longue guerre éclata alors. Y prirent part plusieurs rois et princes voisins. Elle fit de nombreuses victimes et il fut alors décidé que les deux frères s’affronteraient en un combat singulier. Au cours de ce duel les deux frères s’entretuèrent. Leur oncle Créon reprit alors le pouvoir et, suivant les lois de la cité sur le fratricide, fit exposer leurs dépouilles aux murs de la cité et interdit toute sépulture. Antigone brava le décret et l’intransigeance de son oncle et fit brûler et enterrer le corps de son frère Polynice. Créon découvrit son crime et voulut la faire emmurer vive. Il demanda à son fils Haemon de se charger de cela, mais Haemon qui aimait Antigone, l’épousa en secret et l’envoya vivre parmi des bergers. Un fils naquit de cette union mais Créon découvrit son identité: comme tous les descendants du dragon Cadmos, le fondateur légendaire de la cité, il portait la marque du dragon.

Tel est donc l’ensemble mythique dont Oedipe est le personnage central. Le tableau 2 reprend les principaux temps et les principaux éléments constitutifs de ce mythe. Nous allons voir maintenant comment en mettant l’accent sur telle ou telle partie, on a pu, et on peut encore élaborer, différentes herméneutiques.

## LA FAUTE CACHEE DU PERE

Marie BALMARY, psychanalyste de l’école freudienne, rappellons-le, a voulu aller plus loin que son maître et chercher a posteriori à le “psychanalyser” selon les principes qu’il avait lui-

même enseignés. Elle a résumé dans un ouvrage l'ensemble de ses travaux sur ce sujet: *L'homme aux statues*. Le sous-titre de celui-ci est encore plus évocateur pour notre propos: *Freud et la faute cachée du père* (14)

En effet le résumé certes succinct mais en fait proche de la vérité, de la thèse freudienne, nous conduit à dire qu'Oedipe tue son père et (sinon inconsciemment) pour épouser sa mère. Citons en effet le père de la psychanalyse. C'est en 1913 dans *Totem et tabou* qu'il aborde pour la première fois le thème, mettant en corrélation étroite:

“...les deux crimes d'Oedipe, qui a tué son père et épousé sa mère, (et) avec les deux désirs primitifs de l'enfant dont le refoulement insuffisant ou le réveil forme peut-être le noyau de toutes les névroses.” (15)

Mais quel avocat aujourd'hui n'obtiendrait pas le non-lieu pour le second crime? Qui peut accuser Oedipe d'avoir épousé sa mère? Il ne pouvait pas le savoir! Quant à la mort de Laïos, il s'agit d'un accident ou le résultat d'une altercation pour laquelle la légitime défense est parfaitement envisageable: ils étaient deux (Laïos et Polyphontès) contre ce pauvre infirme: les circonstances atténuantes ne manquent donc pas...

Freud en restera tout le reste de sa vie à cette lecture:

“Le mythe du roi Oedipe qui tue son père et prend sa mère pour femme est une manifestation peu modifiée du désir infantile contre lequel se dresse plus tard, pour le repousser, la barrière de l'inceste.” (16)

C'est sans doute dans *Introduction à la psychanalyse* que FREUD s'étend le plus sur le mythe et les textes que FREUD avait lus:

“Il est étonnant que la tragédie de Sophocle ne provoque pas chez l'auditeur le moindre mouvement d'indignation... Cette tragédie est au fond une pièce immorale, parce qu'elle supprime la responsabilité de l'homme, attribue aux puissances divines l'initiative du crime et



révèle l'impuissance des tendances morales de l'homme à résister aux penchants criminels. Entre les mains d'un poète comme Euripide, qui était brouillé avec les dieux, la tragédie d'Oedipe serait devenu facilement prétexte à une récrimination contre les dieux et contre le destin. Mais, chez le croyant Sophocle, il ne pouvait être question de récriminations; il se tire de la difficulté par une pieuse subtilité, en proclamant que la suprême moralité exige l'obéissance à la volonté des dieux alors même qu'ils ordonnent le crime". (17)

Il est peu probable que FREUD n'ait pas eu connaissance du "passé" de Laïos et de son crime contre Chrysis. Certes SOPHOCLE n'en parle pas, mais il serait étonnant qu'il n'ait pas lu les autres auteurs. De toutes manières, on ne peut pas ne pas être surpris de la lecture de FREUD: c'est Laïos et Jocaste qui sont des criminels et refusent l'ordre des dieux, Oedipe ne peut que suivre son destin!...Nous reviendrons plus loin sur cette herméneutique métaphysique que rejette sans aucun scrupule FREUD. (cf Chap. *La machine infernale*)

Marie BALMARY montre bien que FREUD ne donne qu'une lecture très parcellaire du mythe. Elle affirme qu'il méconnaît inconsciemment, mais pas innocemment, l'élément essentiel: la faute de Laïos, le père d'Oedipe. Elle rappelle que la grande théorie freudienne, élaborée à l'écoute de ses patientes hystériques, telle que nous la connaissons tous aujourd'hui, n'est pas la première qu'ait envisagé le père de la psychanalyse. Si actuellement, les psychanalystes freudiens admettent, à la suite de leur maître, que le problème essentiel est le refoulement du désir incestueux de l'enfant, donc du risque d'imiter en quelque sorte Oedipe, la première théorie de FREUD est tout à fait inverse: l'hystérie serait le reflet d'une faute de l'éducateur sur l'enfant encore jeune et refoulée dans l'inconscient. Citons Marie BALMARY:

*"Oedipe Roi indique de toutes les manières possibles (et avec quelle incroyable adresse!) les liens les plus étroits entre la vie du fils et celle du père. Comment alors cette tragédie peut-elle servir elle-même de fondation, par le "complexe d'Oedipe" à la psychanalyse, qui est une théorie où le fils est seul en cause? Plus précisément notre relecture de la tragédie nous inciterait à développer une théorie de la faute cachée du père et sa transmission à travers les générations en*

symptômes, violences, fautes inconscientes de toutes sortes; tandis que la théorie analytique est au contraire une théorie des désirs cachés du fils, *origine de ses propres symptômes et violences (contre lui ou contre autrui)*. (18)

Plus loin Marie BALMARY ajoute: “*Freud a donc “oublié” Laïos*”.

Sans entrer dans les détails, l’élève de Freud montre que son maître a justement changé de théorie pour cacher les fautes de son propre père au moment où il a connaissance ou a inconsciemment ressenti, celles-ci. Par la suite, tout au long de son oeuvre (et de sa vie), il s’efforcera de rejeter dans l’oubli et l’inconscient ce qui dévalorisait l’image de son père. Il falsifiera même sa date de naissance pour que l’on ne puisse pas constater qu’il avait été conçu avant le mariage de ses parents; il omettra dans sa biographie l’existence d’une femme dont son père a divorcé. Une étude plus fine, mais inutile ici, assoit encore cette théorie.

Robert GRAVES avait déjà noté de façon plaisante que:

*“La théorie freudienne selon laquelle le complexe d’Oedipe est un instinct commun à tous les hommes a pris sa source dans une anecdote inexacte; Plutarque, lorsqu’il rapporte (Isis et Osiris 32) que l’hippopotame tua son père et viola sa mère, n’a jamais prétendu que les hommes avaient le complexe de l’hippopotame.* (19)

Nous ne nous étendrons pas davantage sur la théorie freudienne et l’herméneutique qu’elle suppose. On en a vu le côté très réducteur. Nous aurons l’occasion de constater que les omissions de Freud ne concernent pas seulement les fautes de Laïos et de Jocaste qui, on l’a vu, viole en fait son mari pour concevoir Oedipe, et accepte en tout cas en mère indigne la mise à mort de son propre enfant.

Notons au passage que même Marie BALMARY, peut-être justement parce qu’elle est une femme, pas plus que les différents auteurs qu’elle cite ne parle des fautes de Jocaste. Peut-on dire que si pour le lecteur de la Bible le péché procède d’abord de la femme, pour les freudiens il est d’abord affaire de mâles! Pourtant, on l’a

vu, le plus ancien texte qui nous soit parvenu, celui d'HOMERE, insiste au contraire sur la culpabilité de la mère:

*“...commit le grand forfait: elle épousa son fils!... Après elle, son fils reçut en héritage les innombrables maux que peuvent déchaîner les furies d'une mère.”* (20)

## LA BANALISATION TITANESQUE

Paul DIEL donne une toute autre coloration à l'herméneutique psychanalytique. Peut-être même banalise-t-il (pour reprendre le vocabulaire qui lui est cher), réduit-il le mythe à un simple problème d'éthique ou de morale ce qu'il appelle joliment la “psychologie intime”.

Dans *Le symbolisme de la mythologie grecque: étude psychanalytique* (ce dernier sous-titre a disparu dans les éditions de “poche”, mais figure dans l'édition princeps de 1952 de même qu'un important chapitre sur les mystères d'Eleusis) (21). Comme dans d'autres ouvrages (notamment *Le symbolisme dans la Bible* (22), cet élève de JUNG, donc ce “petit-fils spirituel” de FREUD, part de la théorie suivante: tous les héros mythiques échouent dans leur quête soit par **exaltation**, soit par **banalisation**.

DIEL pose comme postulat que “*les mythes sont une prescience d'ordre psychologique.*” Et il ajoute: “*Les mythes, selon leur sens caché, traitent donc de deux thèmes: la cause première de la vie (le thème métaphysique) et la conduite sensée de la vie (le thème éthique).* Il précise: “*Le sain est le sensé; le malsain est l'insensé*” (23). Mais il ne s'occupe dans son oeuvre que du thème éthique.

Par exaltation, DIEL entend une tentative d'élévation spirituelle exagérée, insensée. Ainsi Icare est le type même du héros qui échoue par exaltation. Mais ici c'est l'échec par banalisation qui nous intéresse et Oedipe en est le plus parfait modèle pour l'élève de JUNG:

*“La banalisation sous sa forme la plus répandue est le manque de toute élévation, la chute constante et, par voie de conséquence, la bas-*

sesse. Contrairement à la surtension nerveuse, elle est un état de sous-tension psychique.” (24)

Pour DIEL, Oedipe est un être diminué sur le plan psychique. Sa boiterie n'est que le reflet d'une diminution des ressources psychiques. Le fils de Laïos est un colosse aux pieds d'argile, tout comme Achille. C'est un faible et sa démarche témoigne de sa “*nervosité*”. DIEL analyse ainsi la prédiction qui le concerne:

*“L’ambiguïté de l’oracle (compris comme un symbole) réside dans le fait que tout nerveux se trouve devant le dilemme essentiel de la vie: ou bien, il tuera le père mythique sous sa forme positive (l’esprit), et il “épousera” la mère mythique sous sa forme négative (exaltation des désirs terrestres); ou bien il “tuera” le père mythique sous sa forme négative (l’esprit pervers) et il “épousera” la mère mythique sous sa forme positive (sublimation des désirs terrestres).”* (25)

DIEL reconnaît la faute paternelle, à la différence de FREUD, mais il la tient pour négligeable:

*“Son père réel, par sa tentative de faire périr l’enfant, demeure pourtant responsable; il est à l’origine de l’infirmité psychique d’Oedipe.”* (26)

Le fait qu’Oedipe tue Laïos dans les circonstances que nous avons exposées, est interprété comme une marque de “*l’hypersensibilité nerveuse*” et de “*vanité surcompensatrice*”:

*“Transformant son insuffisance en suffisance, il se croit destiné à améliorer le monde. Comment croire qu’Oedipe se laissera barrer la route et traiter avec mépris, lui qui chérit secrètement le projet de faire ce que nul n’ose entreprendre: affronter le Sphinx, libérer le pays, le monde entier, du fléau qui le tient sous son joug.”* (27)

Pour DIEL tout va se rapporter à sa théorie:

*“Le Sphinx, moitié femme moitié lion, symbolise ainsi débauche et domination perverse...Il est assis sur un rocher, symbole de la terre: il y adhère, il y est comme rivé, symbole de l’absence d’élévation...Il est significatif que, dans l’énigme du Sphinx, l’homme est considéré*

comme animal. La banalisation réduit l'homme à ses plus vils instincts; elle ne voit en l'homme que l'animal. L'abêtissement banal reconduit l'homme vers la bête. (28)

Le mariage d'Oedipe obéit à la même herméneutique.

*“Epouser sa mère” devient synonyme de l’attachement excessif à la terre. Oedipe se lie à la terre-mère, symbole de ses désirs; il s’y lie perversement: il exalte ses désirs. Il “épouse” (il choisit) la banalisation. Devenu roi, Oedipe aurait l’occasion de réaliser le rêve de son adolescence, rêve qui lui a fait croire qu’il serait appelé à être le libérateur sublime du pays symbole du monde. Mais séduit par le pouvoir, il ne sait que réaliser son rêve pervers, il ne parvient qu’à libérer perversement ses propres désirs. (29)*

La mort de Jocaste est également interprétée de façon similaire:

*“Sur le plan symbolique la mort de la mère-épouse, figuration des désirs exaltés, signifie que la séduction des jouissances le quitte; il ne peut plus les saisir, l’horreur l’inhibe. Cependant, Oedipe continue à se débattre refusant non plus la réalité de sa faute, mais son aveu. Il s’obstine à fermer les yeux de l’esprit. Le miroir de la vérité se dresse devant lui, mais plutôt que de reconnaître sa culpé, il s’arrache les yeux. Ce geste, expression du désespoir à son paroxysme, est en même temps le symbole du refus définitif de voir. Le regard intérieur s’aveugle. La culpé est refoulée au lieu d’être sublimée. Le remords panique n’a pu devenir regret salutaire. L’aveuglement vaniteux est complet, la lumière intérieure s’éteint, l’esprit meurt. (30)*

Toutefois DIEL donne à l’arrachement des yeux l’interprétation opposée comme possible:

*“Il s’aveugle pour se retrancher du monde et de ses séductions, pour rentrer parfaitement en lui-même afin d’y retrouver la réconciliation avec l’esprit trahi.” (31)*

De toutes façons, Oedipe doit triompher dans l’optique de DIEL:

*“Oedipe finit par triompher sublimement de son propre danger.*

Conduit à Colonos par sa fille Antigone (la vierge innocente significativement opposée à Gorgone “vanité”). Oedipe “tue” en lui-même le père mythique pervers, l’esprit négatif, et “épouse”- choisit- l’union avec la mère mythique sous sa forme innocente: affranchie de culpabilité nerveuse et d’ambitions banales.” (32)

Et DIEL de conclure:

*“Symbole de l’âme humaine et de ses conflits, symbole du nerveux capable d’égarement et de redressement, Oedipe, entraîné par sa faiblesse dans sa chute, mais puisant dans cette chute même sa force d’élévation, finit par faire figure de héros vainqueur.” (33)*

Après cette analyse, DIEL rend hommage à FREUD, sans d’ailleurs jamais le citer, ce qui ne l’empêche pas d’être lucide:

*“Il importe pourtant de ne pas passer sous silence que la construction du complexe d’Oedipe repose sur une fausse interprétation du mythe. Il est insuffisant d’utiliser du mythe seulement des épisodes en vue d’établir sa relation avec la maladie psychique. Pour pénétrante qu’ait été l’intuition d’un tel rapprochement entre la névrose et le mythe d’Oedipe, seule la traduction intégrale du mythe peut permettre de juger jusqu’à quel point ce rapprochement est justifié.” (34)*

Et DIEL écarte le problème sexuel, il reconnaît qu’il n’y a pas de motivation, mais fatalité. Donc il faut pour lui, établir “entre meurtre et inceste...une secrète liaison, non plus d’ordre sexuel mais d’ordre spirituel”. (35)

Nous avons longuement cité DIEL, trop peut-être, mais sa démarche peut sembler parfois très proche d’une herméneutique initiatique. Toutefois ce qui reste la caractéristique essentielle de DIEL est le retour incessant à un jugement de moralité: l’explicitation n’est même plus psychologique, elle est encore plus terre-à-terre, elle ramène au plan le plus individualiste possible. Jamais DIEL ne voit véritablement la dimension métaphysique qu’il a pourtant évoquée en préambule, et par conséquent jamais il ne parvient à voir la perspective initiatique. Son propos, fait de jugements de valeur, devient même tendancieux quand il prête une culpabilité de principe à

Oedipe. Comme FREUD, il oublie vite qu'Oedipe ne peut être coupable de faits qu'il commet sans en avoir connaissance: ils ne sont donc pas sanctionnables. Le Mal n'existe pas en matière de mythe! Bien plus le fait de faire "mal" alors qu'on ne peut pas savoir que c'est "mal" a en soi une signification herméneutique qu'il ne faut pas négliger! Nous verrons plus loin ces deux aspects: le problème métaphysique de la liberté et l'aspect initiatique spécifique à ce mythe.

Il faut encore souligner que DIEL adopte un point de vue exactement opposé à celui de NIETZSCHE qui dans *Naissance de la Tragédie* écrit:

*"La figure la plus douloureuse du théâtre grec, l'infortuné Oedipe, Sophocle l'a comprise comme celle de l'homme plein de noblesse, destiné, malgré sa sagesse, à l'erreur et à la déchéance, mais qui finalement par l'excès même de ses souffrances exerce autour de lui une action magique bienfaisante dont la force est telle que les effets s'en font encore sentir après la mort. L'homme noble ne pêche pas, voilà ce que veut dire ce profond poète: toute loi, tout ordre naturel, le monde moral lui-même, peuvent bien sombrer par ses actes, ce sont justement eux qui tracent le cercle magique de cette action supérieure capable d'édifier un nouveau monde sur les ruines et les décombes de l'ancien."* (36)

## LE BOUC EMISSAIRE

Les théories de René GIRARD sont maintenant bien connues. Elles sont progressivement élaborées dans différents ouvrages, comme *La violence et le sacré* (37) et *Le bouc émissaire* (38). Il reprend les travaux de FRAZER (*Le Rameau d'Or*) (39) et d'autres anthropologues, ethnologues, historiens et sociologues. Il propose une herméneutique qui se veut très anti-psychanalytique, ne serait-ce que parce qu'elle privilégie la fonction sociale par rapport au rôle psychologique et individuel du mythe.

Tout groupe humain a besoin d'élire un chef, de nommer à sa tête un roi. Il est alors paré de toutes les qualités, de toutes les vertus. Il a toutes les bravoures, il est exceptionnel, il est donc déjà dif-

fèrent. Il n'y a pas d'exploits qu'il n'ait accomplis. Cet être hors pair, héros élevé au rang de dieu par les hommes, excite bientôt toutes les jalousies. Des complots contre lui sont fomentés. Un malheur arrive, il en est bientôt jugé responsable, lui qui était hier adulé par ceux-là même qui, aujourd'hui, le déchirent. Un forfait a été commis, on l'en accuse. Lui que tous adoraient, est maintenant honni. Bientôt, hâtivement jugé, et sans appel, il sera aussitôt exécuté.

Ce schéma répond tout à fait à l'avènement d'Oedipe, vainqueur du Sphinx, porté à la magistrature suprême de Thèbes, puis jugé responsable de la peste.

Pourtant, il n'est pas facile de reconnaître le simple rôle de bouc émissaire dans le mythe, nous explique GIRARD. Il est facile aux historiens de voir comment un homme, ou ailleurs une race toute entière, joue ce rôle et pour preuve, il analyse longuement un poème de Guillaume de MACHAUT, *Le Jugement du Roy de Navarre*, datant du XIV<sup>ème</sup> siècle qui décrit parfaitement une persécution des Juifs de l'époque, jugés responsables d'une épidémie de peste. Mais dit-il, on refuse le statut de bouc émissaire à des héros comme Oedipe car cela est caché, même quand les narrateurs, comme SOPHOCLE, ont amplifié les données.

A ceux qui doutent de cette herméneutique il propose la parodie suivante:

“Les récoltes sont mauvaises, les vaches avortent ; personne ne s'entend plus. On dirait qu'on a jeté un sort sur le village. C'est le boiteux, la chose est claire, qui a fait le coup. Il est arrivé un beau jour, on ne sait d'où et il s'est installé comme chez lui. Il s'est même permis d'épouser l'héritière la plus en vue du village et de lui faire deux enfants. Il paraît que chez eux il s'en passe de toutes les couleurs! On soupçonne l'étranger d'avoir fait un mauvais parti au premier époux de sa femme, une espèce de potentat local, disparu dans des circonstances mystérieuses et un peu trop vite remplacé dans l'un et l'autre rôle par le nouveau venu. Un beau jour les gars du village en ont eu assez, ils ont pris leurs fourches et ont forcé l'inquiétant personnage à déguerpir.” (40)

Certes il n'est pas question de l'inceste, mais l'accusation est en soi banale. Il cite le procès de Marie-Antoinette, l'Autrichienne, l'é-



trangère responsable de tous les maux de la France et accusée à maintes reprises, pour étayer et justifier sa mise à mort, de rapports incestueux avec son fils.

Sur le plan mythique, ce crime est encore plus courant, il n'en est même plus un! GIRARD rappelle que selon Mircea ELIADE:

*“Les héros commettent l’inceste avec leurs filles ou leurs mères...”* (41)

NIETZSCHE, dans *Naissance de la Tragédie*, rapporte que selon la croyance populaire le mage doué de sagesse ne peut naître que d'un inceste. Plus loin il ajoute:

*“...le même qui résout l'énigme de la nature –ce Sphinx hybride– doit aussi fracturer les lois de la nature en se faisant le meurtrier de son père et l'époux de sa mère.”* (42)

Par ailleurs, le thème du complot contre le roi est également très “freudien”. Dans *Totem et tabou* (43), FREUD évoque le meurtre du chef de la horde par ses fils dont les descendants gardent la trace sous forme d'un sentiment de culpabilité. On voit qu'on revient là avec FREUD au plan de la psychologie individuelle.

EURIPIDE, dans la pièce qu'il a consacré à Oedipe et qui ne nous est pas parvenue, donnait, peut-être le premier, la version du complot fomenté contre Oedipe “l'usurpateur” par Créon. Celui-ci le fait convaincre du meurtre de Laïos, puis pour cela le fait aveugler. Ce n'est qu'après, à la mort du roi Polype, que la reine Périboea apprend à Jocaste qu'Oedipe n'est autre que l'enfant considéré comme mort. Alors seulement, celle-ci se donne la mort.

SENEQUE insiste sur la mort sacrificielle du devin Tirésias, accusé de complicité de complot avec Créon par Oedipe quand il lui révèle le secret de sa naissance.(44)

GIRARD n'affabule donc pas. Bien plus il ne sait pas, ou il oublie que son herméneutique n'est pas plus nouvelle que celle de FREUD.

## TEL PERE, TEL FILS

Les titres ne manqueraient pas pour ce chapitre. Nous aurions pu choisir **Des pieds et des chevaux**, ou encore **Kaléidoscope**. En effet il va s'agir de déterminer quel est l'apport du **structuralisme** à l'analyse du mythe d'Oedipe. La règle du jeu en est connue: les structuralistes dissèquent, découpent le mythe en parties élémentaires appelés *mythèmes*. Puis ils analysent, comparent, redistribuent les éléments; ils recomposent le mythe. Ils peuvent mettre en évidence la structure du mythe dans son ensemble, comme dans chaque partie. La classification des mythèmes obéit en grande partie à l'inspiration des auteurs, à leurs options personnelles. Ainsi un psychanalyste-structuraliste choisira ce qui lui permet de trouver un parcours psychique, par contre un anthropologue analysera en fonction de son expérience des groupes humains...

C'est ainsi que Claude LEVI-STRAUSS a travaillé sur le mythe d'Oedipe et l'a comparé à ceux d'Amérique, notamment les mythes des indiens *pueblo*, dont il avait eu connaissance par ses travaux. Pour lui les mythèmes de ce genre de mythe peuvent se classer en quatre catégories que l'on peut regrouper de la façon suivante: sur-estimation ou sous-estimation des rapports de parenté entre les différentes générations ou au contraire sur-estimation ou sous-estimation des rapports de l'individu avec la Terre-mère, ce qu'il appelle l'*autochtonie*, c'est-à-dire la naissance à partir de la terre selon un mode quasi végétal. Il insiste sur les relations existant entre les noms de la lignée d'Oedipe: Labdacos=le boiteux, Laïos=le gauche, Oedipe=le pied enflé, qui traduisent tous, cette difficulté de positionnement des membres de cette famille entre eux et par rapport à la Terre porteuse, l'impossibilité de marcher droit. En d'autres termes les liens de sang sont-ils primordiaux ou peut-on trouver à l'individu un caractère autochtone qui l'isole par rapport à ses ancêtres? (45)

Le tableau 3 résume la division en mythèmes que propose Claude LEVI-STRAUSS. La disposition en 4 colonnes qu'il propose, permet de lire aisément le mythe soit de façon linéaire, c'est-à-dire de gauche à droite, ligne par ligne pour avoir le récit selon l'ordre chronologique, soit par colonne pour regrouper les éléments ayant la même signification. Ainsi la première colonne de gauche

rassemble les mythèmes où sont surévalués les rapports parentaux, la seconde ceux où, au contraire ils sont sous-estimés, la troisième ceux où il y a mort de monstres, ce que LEVI-STRAUSS assimile à *la négation de l'autochtonie de l'homme*, la quatrième enfin les noms des ancêtres d'Oedipe qui révèlent leur difficulté à marcher droit, à se séparer de la Terre-mère, c'est-à-dire la *persistance de l'autochtonie humaine*, du rattachement de l'homme à ses origines.

Dans cette interprétation "à l'américaine", LEVI-STRAUSS montre que le mythe fondateur de certaines sociétés repose sur la nécessité de tuer un monstre:

*"...le dragon d'abord, monstre chtone (c'est-à-dire d'origine souterraine) qu'il faut détruire pour que les hommes naissent de la terre...le Sphinx ensuite qui s'efforce par des énigmes, qui portent sur la notion d'hommes, d'enlever l'existence à ses victimes humaines...le trait commun consiste dans la négation de l'autochtonie de l'homme."*

C'est la référence à un modèle végétal de l'homme que LEVI-STRAUSS avait déjà noté dans les mythes des indiens. Les pieds, constamment présents dans l'ensemble mythique, jusque dans l'énigme que pose le Sphinx, sont les racines incomplètes qui unissent l'homme à la Terre-mère. L'homme cherche tantôt son autonomie, son sevrage, tantôt son enracinement dans la Terre. Parallèlement, il lie des relations familiales variables allant de l'attachement intense, voire incestueux, au meurtre parricide ou fratricide.

Mais l'interprétation selon les méthodes structuralistes ne se limite pas à ce schéma. Terence S. TURNER, anthropologue lui aussi, reclassifie les mythèmes un peu différemment: à la notion de filiation et de généalogie il ajoute celle de la transmission du pouvoir de façon correcte ou "gauchies": usurpation du trône, récupération légitime de celui-ci, bannissement ou exil hors de la cité. Laïos, Oedipe et ses fils sont confrontés à cette lutte pour le pouvoir. (46)

Clémence RAMNOUX (47), spécialiste de la philosophie grecque et notamment pré-socratique, structure, elle, le mythe à travers les rapports d'Aphrodite (Vénus) et d'Arès (dieu guerrier) dont elle a vu le rôle dans la généalogie des personnages: ils seraient les parents d'Harmonie, l'épouse de Cadmos, l'aïeul mythique d'Oedipe

(cf tableau 1). L'ensemble mythique est une succession d'ententes et de discordes, d'amour et de haine selon une vision qui n'est pas sans rappeler celle d'EMPEDOCLE.

En présentant le mythe par éléments comme autant de scènes d'un scénario, nous-même avons préparé une voie structuraliste (cf tableau 2). Nous nous en servons même pour établir une nouvelle herméneutique. Mais on peut déjà, à partir de ce découpage, mettre en évidence maintes données qui ne sont pas toujours exploitées, ou que nous n'avons pas mentionnées jusqu'ici. Ainsi le thème le plus souvent rencontré est celui du pied, élément même du nom Oedipe, centre de l'énigme du Sphinx, cause de la mort de Laïos, les pieds entravés par les rênes de ses chevaux... On peut aussi centrer le mythe sur le thème des chevaux: on a vu que le nom de Chrysippe, la victime de Laïos, signifie étymologiquement cheval d'or. C'est parce que Polyphontès, le cocher de Laïos lançait ses chevaux sur les talons d'Oedipe que celui-ci s'est fâché et a tué le cocher. On vient de rappeler les circonstances de la mort de Laïos, les pieds entravés dans les rênes de ses chevaux. Certaines versions du mythe disent qu'Oedipe était à la recherche de chevaux de son père adoptif Polype que l'on aurait volés quand eut lieu cette rencontre avec Laïos. A partir de cela on peut faire tout un développement sur la symbolique du pied ou du cheval.

Autre indice symbolique qui a intéressé les structuralistes, l'*agrafe* qui a servi à Oedipe pour s'aveugler et qui en grec se dit *péronè*. C'est en effet le même mot qui est à l'origine du nom de l'os de la jambe; Oedipe aurait eu les péronés transpercés par son père, d'où son nom, et il s'aveugle commémorant ainsi la faute de son père.

Comment ne pas rapprocher les *Pléiades* qui président à la naissance d'Oedipe et qui le protègent et les *Erinyes* qui le pourchassent et le tuent, toutes envoyées par sa mère...

On a aussi pu comparer Jocaste, la mère responsable de tout, et Antigone qui tente en vain de tout réparer, plaçant ainsi Oedipe entre mère et fille.

Si le pied est un thème qui revient comme une sorte de leit-mo-

tiv tout au long du récit mythique, il ne faut pas oublier l'importance particulière qu'il faut accorder à la vision: Tirésias est un devin aveugle, c'est quand il voit la vérité qu'Oedipe se crève les yeux, accédant ainsi symboliquement à son tour au pouvoir, à la fonction prophétique.

Citons encore une autre lecture structuraliste possible: celle de Claude LEVI-STRAUSS qui distingue les mythes comme ceux d'Oedipe, où le héros répond à "*une question à laquelle on postule qu'il n'y a pas de réponse*" et ceux où les héros ont "*une réponse pour laquelle il n'y pas de question*", comme Perceval dans la quête du Graal: Perceval apparaît comme un Oedipe inversé. Celui-ci, pour avoir répondu à l'impossible, est contraint à toujours faire l'impossible, par exemple à épouser sa mère, vivant ainsi dans un monde déchaîné par des forces qu'il ne peut maîtriser comme la peste qui s'est abattue sur Thèbes. Au contraire Perceval va vivre dans un monde calme et serein où rien ne se passe. (48)

On peut rapprocher ainsi les mythes à l'infini et tirer les interprétations que l'on souhaite, surtout quand on fait entrer en ligne de compte les différentes versions du mythe. Les structuralistes devant le mythe, ainsi éclaté, redistribué et réinterprété rappellent quelquefois ces diseuses de bonne aventure tirant les cartes et leur faisant dire ce que souhaite entendre leur client. L'herméneutique demande une rigueur d'autant plus intransigeante que les critères d'appréciation ne sont pas du domaine du quantitatif, du mesurable. Or tous les exégètes n'ont pas cette sévérité à l'égard de leurs dissertations, sans laquelle tout travail de cette nature prête vite à sourire.

### **ŒDIPE, LE CONQUERANT: UNE HISTOIRE VRAIE !**

Marie DELCOURT a tenté de montrer que le mythe d'Oedipe était fondé sur une histoire véridique et qu'il était l'ultime témoignage d'une époque lointaine. (49)

Selon elle, il existait en Grèce antique et notamment à Thèbes, une civilisation pré-hellénique de type matriarcal, avec, par conséquent, matrémétrie, et le mythe d'Oedipe non seulement en porte trace, mais bien plus: il marque le mode mythique de passage entre les deux civilisations.

Oedipe serait le roi envahisseur qui a renversé les anciens dieux, ou plutôt les anciennes déesses et les anciennes idoles, et changé le système politico-social. Thèbes a été fondée, rappelons-le, par une déesse Athèna. Nous avons vu plus haut que son premier roi ne tient le pouvoir que parce qu'il a épousé une déesse, Harmonie, fille d'Aphrodite et du dieu Arès, qui était le maître du dragon qu'a tué Cadmos et dont les dents ont donné les *hommes semés*. Cadmos, pour ce meurtre du dragon, avait du servir Arès comme esclave pendant huit ans avant de pouvoir par protection féminine (Athèna et Harmonie) être libéré. On le voit: même retranscrit par la mythologie hellénique le culte archaïque de la déesse-mère reste encore patent.

Les historiens, comme Marie DELCOURT, ont de nombreux arguments et l'on peut résumer leur lecture du mythe de la façon suivante.

Oedipe tue le vieux roi Laïos pour le détrôner. Le mode de décès de celui-ci, arraché et jeté bas de son char, est significatif de la mort du héros de type solaire. La fin préalable de son "frère" Chryssippe doit, ici, être interprétée non comme le crime de Laïos mais comme la mort sacrificielle du substitut après une année de règne. Oedipe, pour pouvoir changer l'ordre des choses, ne peut être roi que parce qu'il est d'essence divine, donc il doit être fils de la reine Jocaste. Au passage entre deux systèmes, il est nécessaire qu'il soit à la fois le fils légitime de la reine et son époux pour justifier la prétention ultérieure au trône de ses propres enfants. (Ce n'est pas sans rappeler le statut des pharaons, êtres humains divinisés, pour lesquels l'inceste est pratiquement une nécessité puisqu'ils n'ont pas d'équivalents acceptables...) On sait d'ailleurs que, malgré cela, aucun des deux fils de Jocaste et d'Oedipe, Étéocle et Polynice, ne pourront accéder à la royauté. Créon, pourtant de race légitime et de sexe masculin, n'aura lui aussi que la régence. C'est Antigone qui incarne, en dépit de tout, la transmission régulière. On sait l'acharnement de son oncle et son intransigeance à son égard! Il n'est qu'à relire les nombreuses interprétations de ce thème. (50, 51)

La mort du Sphinx, dont on a vu qu'il s'agissait d'un monstre de sexe féminin, et plus tard la mort de la reine Jocaste sont le reflet de la disparition du culte archaïque de la déesse-mère. Il n'est pas

sans signification que ces morts se fassent par chute du haut d'une montagne ou d'un rocher.

Robert GRAVES, tenant de cette hypothèse, insiste sur la figure du Sphinx:

*“L'anecdote du Sphinx a, de toute évidence, été tirée d'une représentation montrant la déesse-Lune ailée de Thèbes, dont le corps est formé des deux parties de l'année thébaine- lion, pour la période de croissance, le serpent, pour la période de décroissance et à qui le nouveau roi fait ses prières avant d'épouser sa prêtresse, la Reine. Il semble que l'énigme, apprise des Muses par la Sphinx, a été inventée pour expliquer une scène représentant un enfant, un guerrier et un vieil homme, adorant tous les trois la triple déesse: chacun des trois présente ses hommages à une personne différente de la triade. Mais la Sphinx, vaincue par Oedipe, se tua, comme la princesse Jocaste. Oedipe était-il un envahisseur de Thèbes au XIIIème siècle qui supprima l'ancien culte minoen de la déesse et fit une réforme du calendrier? Dans l'ancien système, le nouveau roi, bien qu'il fût étranger, avait été, théoriquement, le fils du vieux roi qu'il tuait et dont il épousait la veuve; les envahisseurs patriarcaux, interprétant mal cette coutume, considérèrent qu'il s'agissait d'un parricide et d'un inceste.”* (52)

Ainsi le mythe d'Oedipe ne serait qu'une banale histoire de guerre de religion, de lutte pour le pouvoir entre dynasties rivales et par là il évoque notre loi salique ou encore la triste fin du règne d'Akhenaton et d'Aton, son Dieu unique. On trouverait d'autres équivalents dans l'histoire contemporaine.

## LA MACHINE INFERNALE

FREUD, nous l'avons vu, refuse, même à SOPHOCLE, le fait de privilégier une herméneutique purement métaphysique. Pour ce dernier pourtant, le problème métaphysique est essentiel. Citons ce commentaire de l'oeuvre de l'auteur grec:

*“Il est certain que le drame pose clairement le problème de la liberté: les hommes sont-ils maîtres de leur destin ou soumis à une aveugle nécessité? Au vrai, Sophocle est loin de vouloir donner une di-*

rection si précise à sa poésie: il n'envisage le problème que dans la mesure où il lui permet de faire une création hors du temps, d'envisager un drame éternel, qui intéresse toute l'humanité. Et l'homme, c'est Oedipe, centre de toutes les contradictions, origine de tous les problèmes, l'homme dont les victoires se métamorphosent en défaites et que ses défaites transfigurent...Oedipe incarne l'humanité elle-même et sa condition." (53)

On doit à Jean COCTEAU, dans le titre même de sa pièce *La machine infernale* (1934) (54), d'avoir mis en exergue le côté métaphysique du mythe d'Oedipe. Ce n'était d'ailleurs que la seconde des pièces que celui-ci consacrait à ce thème et déjà dans *Oedipe Roi* (1928) (55), il avait insisté sur cette herméneutique. Il montre qu'Oedipe, en tant que représentant exemplaire de l'humanité, ne peut échapper à son sort. N'hésitant pas à "tirer" un peu le mythe, il montre que même les dieux sont impuissants face au destin : ainsi, dans sa version, la Sphinx tombe amoureuse d'Oedipe et va jusqu'à lui souffler les réponses à ses énigmes, préférant sa propre mort à celle de celui qu'elle aime. Mais ce n'est que pour le précipiter vers la tragédie qui l'attend à Thèbes.

André GIDE, dans un drame en trois actes *Oedipe* (56), aborde aussi le problème de la liberté de l'homme et du libre-arbitre, thème qui lui était cher et sur lequel il s'était déjà penché en 1914 dans *Les Caves du Vatican* (57). Il fait dire à Oedipe:

*"Ce que j'ai fait, je ne pouvais pas ne pas le faire..."*

Il va encore plus loin, s'en prenant à Dieu lui-même:

*"Très lâche trahison de Dieu, tu ne me paraîs pas tolérable."*

Pour GIDE, l'homme doit se libérer de la tyrannie de Dieu que tout nous montre vouloir pousser l'homme dans la voie du Mal.

En fait ces deux auteurs du XXème siècle n'ont fait que reprendre l'herméneutique des "Tragiques" Grecs, ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE (58) et un peu plus tard SENEQUE (4 avt J.C.-65 après J.C.) dans *L'Oedipe* (59) insiste sur le fait que le Destin est implacable. Il justifie ainsi l'ajout qu'il apporte: le devin



Tirésias meurt en sacrifice aux dieux, quand Oedipe refuse de le croire quand il lui révèle le secret de sa naissance et l'accuse d'être complice de Créon et de comploter avec lui.

EURIPIDE faisait dire à Tirésias dans les *Bacchantes*:

*“Inutile de sophistiquer avec les divinités. Les traditions de nos pères, aussi vieilles que le temps, et qu'ils nous ont laissées en héritage, nul raisonnement ne les jettera à bas, quelques subtilités que découvrent les intelligences les plus profondes.”* (60)

Allant dans le même sens, Jean-Joseph GOUX pose d'abord la question de la culpabilité:

*“Est-il coupable, alors qu'il n'est pas responsable? A quel niveau situer la faute? N'est-ce pas cruauté de la part des dieux de frapper celui qui a commis un crime sans savoir qu'il le commettait? Quelle est la part de la décision et quelle est la part du destin aveugle dans la vie humaine? Quand un homme agit, est-il vraiment l'agent de ses actes? N'y a-t-il pas une dimension obscure, irréductible, qui le dépasse? Les questions affluent sur les hommes et sur les dieux.”* (61)

Ceci permet à GOUX d'ajouter que:

*“La rationalité du mythe consiste dans le mécanisme de précision (jamais arbitraire) par lequel il se boucle en un épilogue qui a valeur de théodicée: le malheur des héros est la preuve de l'existence des dieux.”* (62)

C'est encore avec GOUX que nous concluons ce chapitre:

*“La tragédie tire ainsi parti de l'apparente irrationalité du destin humain (le coup du sort qui, soit-disant, frapperait un innocent), tout en suggérant la parfaite rationalité théologique sous-jacente à ce destin.”* (63)

Nous voilà, on le voit, très loin de l'herméneutique freudienne!

## L'INITIATION ROYALE

C'est Jean-Joseph GOUX qui dans *Oedipe philosophe* (64) montre le mieux les rapports du mythe d'Oedipe et de l'initiation à

la fonction royale. Mais il est sans doute nécessaire de rappeler ce qu'est le schéma de l'initiation royale telle que l'on peut la retrouver à travers différents mythes grecs ou dans les contes populaires. Le tableau 4 en résume les étapes. On retrouvera-là la trame de multiples récits bien connus, et il est inutile de multiplier les exemples pour illustrer cette théorie.

Un premier roi, que GOUX désigne comme le *roi persécuteur*, est mis en rapport avec celui qui est appelé à subir l'initiation royale et qui est pour lui un intrus à qui il refuse sa succession, même si légitimement il y a droit. L'intrus quitte le roi persécuteur et part en *quête*. Il rencontre un second roi qui est nommé *roi mandateur*, et qui propose au futur initié une épreuve, un défi, par exemple de conquérir un trésor perdu ou de vaincre un monstre qui détruit les membres ou les biens du royaume. L'impétrant, pour cette épreuve, bénéficie d'une aide, qui va lui permettre de réussir là où les autres ont échoué. Cette assistance lui est fournie soit par un dieu, soit par un sage, soit encore par une femme, celle qui sera sa fiancée. Les épreuves qui attendent l'impétrant sont de trois ordres: les caresses, les coups et les questions ou énigmes. Il doit donc se méfier des caresses et faire appel à sa tempérance naturelle, c'est une initiation de type sacerdotal, telle que doivent la subir les prêtres. Il importe qu'il soit courageux, c'est l'initiation du guerrier ou encore initiation chevaleresque. Il se servira de son intelligence, c'est l'initiation de métier. On retrouve dans ses trois épreuves la tripartition fonctionnelle indo-européenne décrite par Georges DUMEZIL (65, 66) : le prêtre (ou le philosophe), le guerrier et le cultivateur. Après la victoire un troisième roi intervient, le *roi donateur* qui offre au vainqueur sa fille en mariage, le couronnant ainsi comme son successeur, donc comme futur roi. (On remarquera l'absence d'une des quatre vertus cardinales classiques chez les grecs, la justice, mais celle-ci est en fait la synthèse des trois autres.)

Dans le mythe d'Oedipe, on trouve à plusieurs reprises, confusion des rôles: il n'y a pas trois rois, mais un seul, Laïos, qui, successivement, chassera Oedipe, lui infligera tacitement les épreuves et lui offrira sa couronne, sous la forme du mariage incestueux avec Jocaste. De même la Sphinge réunit en elle les trois types d'épreuves: elle est femme, donc tentatrice; elle est forte et peut tuer; elle pose des énigmes. Son aspect est là pour témoigner de la réunion de

lion, et ailes d'aigle. (Il est à remarquer qu'au sexe près, seul le boeuf manque, sinon il serait tentant de rapprocher la Sphinge des quatre animaux bibliques, des emblèmes des quatre principales tribus d'Israël, des quatre figures d'Ezéchiel, ou encore les symboles des quatre évangélistes, l'aigle, le lion, l'homme et le boeuf.) Par ailleurs Oedipe n'a pas d'aide, pas d'assistance: "*sa réussite est autodidacte, athée et intellectuelle*". Il peut vaincre d'un mot, intellectuellement, et non progressivement de façon échelonnée. Oedipe est un orgueilleux, il est animé par l'*hubris* (c'est-à-dire un sentiment d'incommensurable orgueil pour les auteurs grecs).

Jean-Joseph GOUX conclut alors que l'initiation royale d'Oedipe n'est pas valable du fait de ces confusions. Il parle d'*initiation esquivée*.

Par ailleurs Oedipe fait l'économie de la mort symbolique, il évite la castration rituelle en tuant la Sphinge. Selon GOUX "*le monstrocide est le grand impensé de la doctrine freudienne*." Une initiation complète eut nécessité qu'il accepte d'être avalé par le monstre (descente aux enfers, retour *in inferno*, ou *in utero*, c'est le mythe de la caverne ou du labyrinthe, c'est encore l'équivalent du cabinet de réflexion). Il eut été "*recraché comme un homme nouveau*" en une véritable renaissance initiatique. Il aurait dû ensuite, après ces *noces chymiques*, tuer la dragonne les armes à la main. GOUX conclut:

*"C'est celui qui ne tue pas le monstre femelle en un sanglant combat qui a pour destin d'épouser sa propre mère."*

Nous allons voir qu'une autre analyse du mythe, en "découpant" autrement les séquences, permet de montrer qu'Oedipe parvient à une réalisation spirituelle indiscutable, après un parcours initiatique authentique.

## DE L'INITIATION A LA REALISATION

L'initiation royale n'est qu'un des modes du fait initiatique: il en est bien d'autres. Il faut même parler de processus initiatique de façon très générale. Nous allons voir que le mythe d'Oedipe suit de

façon très fidèle un tel parcours. Mais il est nécessaire de se rappeler qu'un parcours initiatique complet occupe toute une vie, la réalisation spirituelle n'est acquise qu'au prix de longs efforts. J.-J.GOUX, comme FREUD n'a pris qu'un moment de la vie et du mythe d'Oedipe, effectuant en quelque sorte un zoom sur celle-ci: GOUX occulte la fin de la vie d'Oedipe, comme FREUD, avait *oublié* les origines de son héros. Il est nécessaire de considérer l'ensemble du parcours d'Oedipe. On peut alors distinguer trois époques: avant le mariage, durant son règne comme époux de Jocaste, et enfin son exil après la mort de celle-ci.

SOPHOCLE lui-même, a écrit deux histoires d'Oedipe, ou plus exactement il a divisé en deux la partie de la vie de son héros: *Oedipe-roi* qui nous le montre à l'âge mûr et *Oedipe à Colone* où il est décrit sur la fin de son existence. Mais, on l'a vu, SOPHOCLE ignore l'enfance d'Oedipe et ses "antécédents familiaux". Le personnage que nous décrit l'auteur, n'est pas le même dans les deux pièces: il a changé, il s'est transformé, il s'est réalisé. Dans la première tragédie, Oedipe est un homme inquiet, méfiant, agité. Il lutte, il se bat, il se démène parfois comme un forcené. Dans la seconde, au contraire, c'est un homme serein, malgré les déboires, pour ne pas dire les défaites. Ce n'est pas un héros vaincu, abattu, c'est un être accompli, ce que l'on peut appeler un initié. On sait que SOPHOCLE lui-même a évolué et c'est à la fin de sa vie qu'il a rédigé *Oedipe à Colone*.

Maurice VERICEL, complétant l'argumentation de NIETZSCHE que nous avons déjà abordée en réponse à l'herméneutique de DIEL, écrit:

*"Oedipe avait dérangé l'ordre du monde; il a expié. Dans Oedipe à Colone il est devenu un être sacré. Apollon lui-même lui a prédit qu'il apporterait la prospérité à qui l'accueillerait. Aussi Créon veut-il le ramener à Thèbes et Thésée l'honore-t-il. Sa mort enfin est auréolée de merveilleux et de mystère. La pièce s'achève dans la sérénité et dans la paix. On comprend dès lors, qu'on ait pu interpréter dans le sens chrétien cette pièce, en y voyant une illustration de la valeur rédemptrice de la souffrance."* (67)

Mais ne peut-on aller encore plus loin, car si certains voient

simplement dans ce mythe, une possibilité de rédemption, nous pouvons y lire le récit d'une quête initiatique. Les différents auteurs qui se sont penchés sur le thème, pour nous entretenir de leur herméneutique spécifique, n'hésitent pas à prendre les éléments qui les intéressent et à ignorer ceux qui les dérangent. Nous n'aurons même pas besoin de cet artifice: le parcours d'Oedipe tout entier est une quête initiatique. Profitons à notre tour de l'extraordinaire richesse du sujet. Exploitions-la, car tout son sens n'a été qu'effleuré jusqu'ici.

Quel est le schéma initiatique classique? Le profane est d'abord appelé à renaître. Puis il voyage et au cours de ces voyages il subit des épreuves dont il ne comprend pas toujours le sens, mais qui, à son insu, le transforment, le purifient, l'amènent vers un stade de perfection. Progressivement tout jugement de valeur, toute connotation bien-mal n'a plus aucun sens. La résurrection, la prise de conscience régulière des échecs et de leur cause, permettent à celui qui est devenu maintenant un initié, de reprendre le chemin, mais à un autre niveau, dans une nouvelle perspective, dans un autre plan, dans une nouvelle dimension.

Ainsi Oedipe vit sa renaissance peu après sa première naissance. Il y a eu échec de la tentative de mise à mort. Son cabinet de réflexion est, selon les versions, un coffre en bois jeté à la mer ou plus classiquement le coeur d'une forêt où il est aux prises avec les bêtes sauvages, comme dans les initiations africaines par exemple.

Quoiqu'il en soit, cette première épreuve laisse des traces: il reste boiteux, comme Jacob après sa nuit de combat avec l'ange, comme le profane aussi, qui va affronter le premier voyage vers la Lumière.

On peut retrouver dans la vie d'Oedipe plusieurs voyages, le premier le conduit jusqu'à la cour du roi Polype et de la reine Périboea qui l'accueillent comme leur fils mais ce séjour se termine par l'oracle de la Pythie et Oedipe doit partir pour un deuxième voyage. Au terme de cette fuite, il rencontre Laïos et il le tue. Il repart pour un troisième voyage et au cours de celui-ci, affronte la Sphinge. Ce voyage, couronné en apparence de succès, lui confère la possibilité d'être roi. Mais il n'a que l'équivalent d'une *parole substituée*.

Quand il comprendra qu'il n'a pas réussi, il se crèvera les yeux, il placera un voile entre lui et la Lumière qu'il croyait avoir vue. Tel un novice, guidé par Antigone, son ange gardien, il se remet en cause et il repart pour retrouver la vraie Parole.

Il est tentant dès lors de faire le parallèle entre la mort d'Hiram et celle de Laïos: ainsi la mort de Laïos (la mort du père, diraient les psychanalystes) est la transgression indispensable pour qu'Oedipe puisse parvenir à un niveau initiatique supérieur. Elle seule lui permet une véritable résurrection. On peut voir dans le mariage d'Oedipe et de Jocaste de véritables *noces chymiques*. De même, il existe de profondes similitudes entre Antigone et Raphaël, l'ange qui guide l'aveugle dans *Le Livre de Tobie* et lui permet de recouvrer la vue.

Nous pourrions affiner notre démonstration et montrer qu'Oedipe effectue un parcours initiatique complet qui le conduit du profane à la maîtrise véritable en passant par les différents degrés, apprentissage auprès du roi Polype, puis compagnonnage et recherche de son identité, maîtrise virtuelle avec la mort du père... Comme dans tout mythe, le héros subit des épreuves et se transforme grâce à celles-ci jusqu'à la purification ultime. Selon son propre parcours, chaque lecteur à qui le mythe s'adresse en fait individuellement, reste donc libre de faire les analogies qui lui semblent les plus judicieuses.

## HERMENEUTIQUE DES HERMENEUTIQUES

L'herméneutique se veut interprétation. Un mythe, combinaison harmonieuse de symboles, invite à une réflexion qui n'exclut aucune interprétation. Les herméneutiques d'un mythe restent donc perpétuellement inachevées et s'enrichissent à chaque instant de nouveaux éléments. Les apports scientifiques les plus récents, voire techniques, ne sont pas plus négligeables dans ce domaine que dans d'autres. Une démarche initiatique se renouvelle sans cesse, sans renoncer à la Tradition et à l'acquis. Et n'est-ce pas là le principe de base d'une école spirituelle ouverte telle que nous la proposons! Qui plus est, souvent une telle réflexion est d'abord prétexte, et ce n'est pas le résultat, le but, qui importe mais la démarche, le chemin.

Il est impossible de rassembler en un espace aussi réduit toutes les herméneutiques suscitées par un ensemble mythique aussi riche que celui-ci . Nous sommes conscients des lacunes qu'inéluctablement nous avons laissées. Pourtant nous avons cherché à être aussi complet que possible, même quand notre propre optique s'oppose à d'autres qui ont aussi l'avantage d'être "à la mode".

Nous avons vu que nombre d'auteurs n'ont pas hésité à ne traiter du sujet que ce qui les intéressait, refusant pratiquement tout contact avec les autres interprétations, même si celles-ci pouvaient enrichir leurs propos. Bien plus, même ceux qui travaillent dans une optique plus exhaustive, à des fins encyclopédiques par exemple, se sont refusés à faire un panorama complet et ils privilégient délibérément telle ou telle herméneutique. (68) (69) (70)

Essayons, en guise de conclusion, d'établir une classification des herméneutiques du mythe, **l'herméneutique des herméneutiques**. Ce cadre permettra de replacer les différents chapitres abordés et de laisser une place, ne serait-ce que virtuelle, à ceux que nous aurions omis.

Face à un mythe, on peut accorder plus d'importance à l'*explicitation individuelle*. La quête décrite serait celle d'un homme, quête exemplaire qui s'apparente peu ou prou à celle de beaucoup, sinon de tous. Oedipe représente l'homme, tout homme, l'humanité a-t-on pu écrire, face à des problèmes. Certes ceux-ci sont les mêmes ou presque que ceux de tous les êtres, mais c'est à lui, et à lui seul, d'apporter ses propres solutions, qui, si elles ne sont pas originales, n'en sont pas moins uniques puisqu'issues d'une personnalité particulière. Nous avons vu que c'est là précisément le sujet d'intérêt des *psychanalystes*. Ceux-ci tendent volontiers à la généralisation à partir d'un cas considéré comme exemplaire: leurs travaux sont émaillés de cas concrets ou mythiques, cités et recités, disséqués et analysés de façon à en tirer des lois à vocation universelle. FREUD a le premier ouvert la voie, non seulement par son ouvrage *Cinq leçons sur la psychanalyse* (71), mais aussi par son herméneutique du mythe d'Oedipe: il en donne une lecture résolument individualiste.

Déjà avant lui on a pu opposer parmi les "Tragiques Grecs", ceux qui, comme SOPHOCLE, se préoccupaient surtout de l'*étude*

*de caractères*, et ceux qui, comme ESCHYLE ou EURIPIDE, favorisaient d'autres aspects.

DIEL se réclame aussi de l'école psychanalytique. Mais son attitude est différente de celle de son maître. FREUD ne juge pas, mais analyse le pourquoi du désordre sur le plan *psychologique* et reprend le thème pour en faire un paradigme, la cause de toutes les névroses. Il reste au plan de la quête individuelle, la généralisation ne concerne, répétons-le, que des individus. DIEL, lui s'intéresse aussi à l'homme en tant qu'individu, mais il ajoute une connotation que l'on peut qualifier d'éthique, sinon de morale. Son approche est entachée d'un perpétuel jugement de valeur: il y a pour lui dans le comportement humain, la norme et la déviance. Il reproche à Oedipe, comme à bien d'autres héros mythologiques, leur manque d'aspiration et leur dégradation dans la quête matérialiste. On pourrait penser qu'une telle démarche atteindrait le plan initiatique; quand il dit qu'Oedipe a échoué pour avoir tué le père spirituel et épousé la Terre-mère matérielle, on pense à l'équerre et au compas; mais la transcendance reste irrémédiablement absente: il n'y a rien au-dessus de l'homme en tant qu'individu; aucune référence au sacré, au Principe, n'éclaire l'herméneutique de DIEL. On en vient à se poser le problème de la norme grâce à laquelle on peut juger. Qu'est-ce qui différencie le sensé de l'insensé? Qu'est-ce qui permet de dire tel comportement est **bon** ou **mauvais**? Un regard sur des repères supérieurs semble à tout le moins indispensable.

Ainsi peut-on ouvrir une première catégorie d'herméneutiques: celles qui refusent toute référence autre que l'être humain, individu face à ses problèmes, mais aussi mesure de toute chose. Dans ce cadre on peut également isoler les interprétations essentiellement psychologiques, comme l'étude de caractères par exemple, telle qu'elle ressort de la compréhension des différentes pièces de théâtre que le mythe et les personnages ont inspiré. On doit aussi y ranger les interprétations psychanalytiques et d'une façon générale les herméneutiques où prédominent l'aspect *éthique*.

D'autres approches vont rechercher dans le mythe d'Oedipe non le combat de l'homme en tant qu'individu, mais veulent mettre en évidence les rapports au sein du groupe ou à tout le moins les relations *inter-individuelles*. Notons tout de suite que les considéra-



tions éthiques ne peuvent être classées dans ce groupe car l'aspect relationnel est refoulé au second plan du fait de la prédominance du jugement de valeur porté sur l'action de l'un (ou de plusieurs des) acteur(s), donc de l'aspect individualiste du propos. Dans ce groupe nous pouvons aussi isoler deux catégories.

L'herméneutique *sociale*, telle que la propose René GIRARD, comme nous l'avons montré, explicite le mythe par les réactions du groupe et la nécessité de placer certains individus dans des rôles: celui de roi, celui de victime expiatrice ou de bouc émissaire...

Dans une toute autre approche, également *sociologique*, que nous n'avons pas pu développer, GIRARD (72) montre qu'Oedipe forme avec son père Laïos et sa mère Jocaste le triangle type où il peut appliquer sa théorie du *mimétisme*. Oedipe veut imiter son père et c'est pour cela qu'il veut prendre sa place. Cette interprétation s'oppose à celle de FREUD, car dans ce cas, Oedipe ne tue pas son père pour épouser sa mère, mais désire ce que désire son père, et c'est pour cela qu'il va le tuer, devenir roi et épouser sa mère. Rien dans le mythe n'autorise une telle lecture. Cette proposition n'est en fait qu'un commentaire sur le "complexe d'Oedipe", sa genèse et sa signification et non une herméneutique du mythe lui-même. Elle pré-suppone, tout comme les herméneutiques psychanalytiques, une volonté d'Oedipe; or nous l'avons vu, c'est par hasard qu'il tue son père et, sans le savoir, qu'il épouse sa mère. Toutefois, si nous avons classé les herméneutiques freudiennes dans les approches individualistes, l'approche girardienne de la triangulation du désir ou du mimétisme, est à ranger dans les aspects sociaux. Le complexe d'Oedipe, tel que le définit FREUD, est en effet un combat intérieur, psychologique, refoulé par les interdits. Le comportement mimétique et la triangulation du désir expliquent, comme le démontre GIRARD, bon nombre de comportements sociaux. Ce qui est inhabituel ici, c'est la composition du trio.

On peut regrouper en un deuxième sous-groupe certaines herméneutiques sous l'étiquette *politique*, par exemple considérer que le mythe d'Oedipe raconte la prise du pouvoir par des envahisseurs ou plus précisément par un roi envahisseur, ou encore que le mariage d'Oedipe et de la *reine-mère* est la manière de faire passer dans le peuple, un changement radical de régime politique et religieux. Les

historiens montrent qu'ici les luttes sont sous-tendues par une rivalité entre deux systèmes religieux et politiques: matriarcat et patriarcat. Mais l'exil d'Oedipe, les luttes fratricides ou familiales entre Étéocle et Polynice ou entre Oedipe et Créon, sont des paradigmes universels qui dépassent l'aspect anecdotique de l'histoire d'une cité.

Mais il faut rappeler qu'une véritable herméneutique ne se conçoit en vérité dans le cadre d'une lecture du texte mythique en tant que *texte sacré*. Or faire du mythe un exemple du combat psychique interne, de la recherche d'une éthique adéquate ou encore un paradigme social ou un modèle de lutte politique, n'est en aucune manière établir une véritable herméneutique, c'est tout au plus une des lectures possibles du mythe. Il est, nous l'avons vu, des conceptions véritablement herméneutiques qui partent soit d'un découpage structuraliste, soit qui envisagent le mythe d'un point de vue initiatique.

Les personnages concernés sont des héros au sens fort du terme, c'est-à-dire des demi-dieux, ou en tout cas des hommes différents des autres. Or jamais les dieux ou ce que nous pouvons appeler le Principe ne sont absents de ce mythe, encore moins que dans tout autre. Le *destin* apparaît ici comme implacable. Même les dieux n'en sont pas maîtres! Oedipe ne peut échapper à cette fatalité. C'est là la lecture herméneutique a minima du mythe. Mais on peut dépasser ce premier stade: Oedipe nous raconte une histoire "sacrée". Ce mythe décrit un *rite*, comme tous les mythes. Nous avons vu comment on pouvait voir le récit d'une initiation de type royal, ou même le simple résumé de toute initiation.

On peut donc aller plus loin et découvrir dans Oedipe le rédempteur, celui qui transforme le monde, celui qui rétablit la justice divine. Dès sa naissance Oedipe est emmené hors de la cité comme porteur de tous les maux pour rétablir l'ordre détruit par la faute de son père, c'est-à-dire il devient un *pharmacos*. Cela ne suffit pas, il sera l'agent exécuteur de la sentence divine en tuant son père. La mort de la Sphinx n'apparaît plus alors que comme la preuve du premier pardon divin et de l'ordre en voie de restauration. Mais il reste à punir Jocaste pour libérer la ville de la peste. La découverte de ses origines "impures" poussera celle-ci à mettre fin à ses jours. Oedipe partira à nouveau aveugle, incapable d'aller plus loin. Ses

filis incestueux sont encore vivants. Ce sera le rôle d'Antigone de poursuivre la voie de la restauration entreprise.

Oedipe permet le retour de la paix, de l'Ordre cosmique. Il est celui qui peut réaliser la sacralisation puis la sanctification, c'est-à-dire la séparation du profane et de l'impur, du souillé, de l'intouchable, et du ...divin.

## CONCLUSION

Le mythe d'Oedipe, comme tous les mythes, admet d'innombrables herméneutiques. Chacun peut apporter une interprétation nouvelle et nous savons, à l'opposé de ce que pensent certains, que celle-ci enrichit toutes les autres. Nul ne peut prétendre épuiser le mythe, le vider de tout nouveau sens. Nul ne peut s'approprier Oedipe.

Certains voient Oedipe dans celui qui refuse, qui esquive l'initiation, pour ne pas dire celui qui la rate (J.J.GOUX). Oedipe "*est celui qui ignore Dyonysos et excède Apollon*" (NIETZSCHE).

D'autres considèrent qu'Oedipe est le jouet des dieux symbole même de l'aliéné, jouet du destin (COCTEAU). A l'opposé d'autres en font le jouet des hommes, éternel bouc émissaire (GIRARD).

Oedipe est peut-être un homme victime de son inconscient (FREUD) ou de ses passions (DIEL).

Oedipe est-il seulement un homme comme tous les autres, au carrefour de son destin, ou est-il l'initié-initiant qui a un message à transmettre ? N'est-ce qu'un homme qui, à chaque page de sa vie, est nouveau et se renouvelle, c'est-à-dire en initié, progresse vers la lumière ? Oedipe est-il un homme qui a su à Colone se jouer des épreuves et gagner le monde intermédiaire, obtenir son statut de héros, de demi-dieu ?

N'est-il pas celui qui a dépassé Tirésias dans sa fonction sacerdotale, créant dans sa fonction royale et même la Pythie dans sa fonction prophétique. N'est-il pas celui qui a su volontairement re-

noncer à ses yeux de chair, à l'instar de Tirésias, le mage aveugle, et devenir ainsi celui qui éclaire de sa lumière intérieure et qui peut ainsi illuminer les autres? N'est-il pas aussi celui qui humblement à nouveau accepte de refaire le parcours, guidé par sa fille.

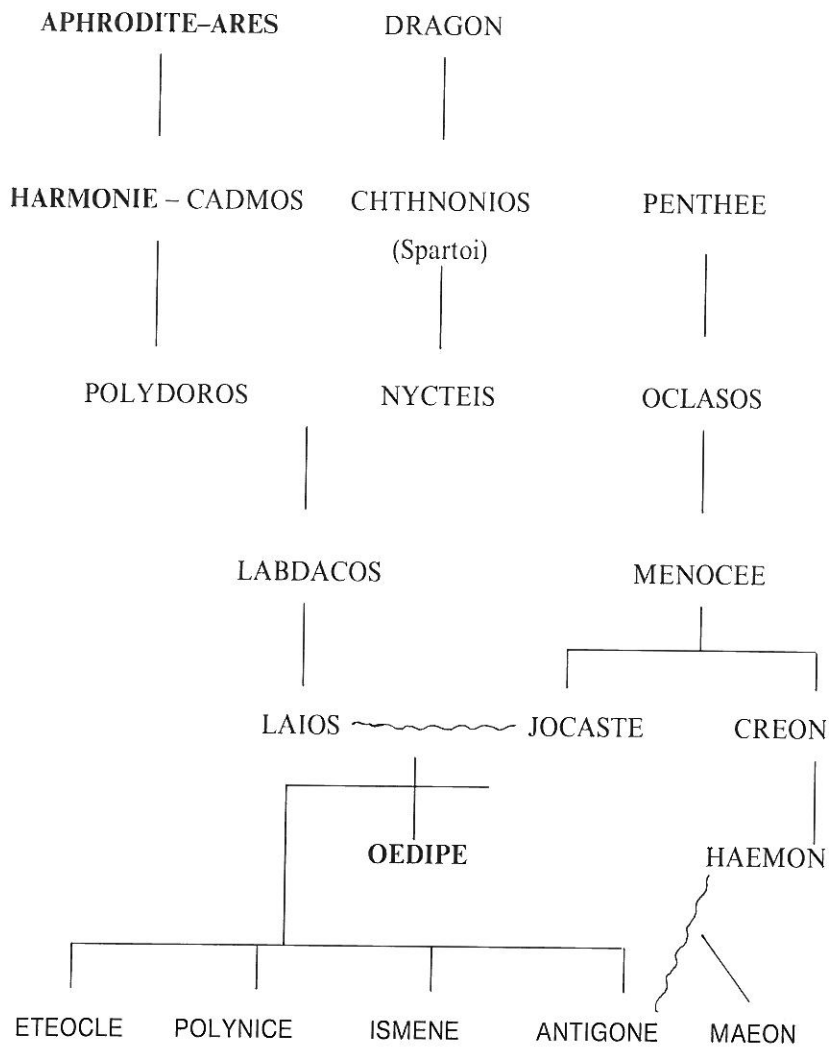
Chacun est libre de choisir l'herméneutique qui convient le mieux à son expérience propre, qu'il sache seulement qu'elle n'est pas la vérité mais simplement un témoignage de sa sensibilité individuelle.

Jean-Bernard Lévy

- 1 Marie BALMARY *Le sacrifice interdit: Freud et la Bible*. 1986, Grasset et Fasquelle p.19
- 2 Claude LEVI-STRAUSS *Anthropologie structurale*. 1973, Plon p.242
- 3 SOPHOCLE *Oedipe-roi*. Les Belles-Lettres, Coll. Guillaume Budé
- 4 SOPHOCLE *Oedipe à Colone*. Les Belles-Lettres, Coll. Guillaume Budé
- 5 ESCHYLE *Les Sept contre Thèbes*. Les Belles-Lettres, Coll. Guillaume Budé
- 6 EURIPIDE *Les Phéniciennes*. 1973, Les Belles-Lettres, Coll. Guillaume Budé
- 7 HOMERE *L'Iliade. L'Odyssée*. 1968, Gallimard NRF Coll. La Pléiade p.702
- 8 Lucius Annaeus SENEQUE *Oedipus (L'Oedipe)*. 1935 Garnier
- 9 André GIDE *Oedipe*. 1930, Gallimard
- 10 Jean COCTEAU *Oedipe-roi*. 1928, Plon
- 11 Jean COCTEAU *La machine Infernale*. 1934, Bernard Grasset. Rééd. Coll. Le Livre de Poche
- 12 Pierre GRIMAL *Dictionnaire de la Mythologie*. 1982, P.U.F.
- 13 EURIPIDE, ouvrage déjà cité.
- 14 Marie BALMARY *L'homme aux statues: Freud et la faute cachée du père*. 1979, Grasset et Fasquelle .
- 15 Sigmund FREUD *Totem et tabou*. Rééd.1976, Payot, Coll.PBP p.152.
- 16 Sigmund FREUD *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Rééd. 1990, Payot, Coll.PBP p.311
- 17 Sigmund FREUD *Introduction à la psychanalyse*. 1956, Payot p.356. Rééd.1979, Payot, Coll.PBP p.56 .
- 18 Ouvrage déjà cité p.51-52.
- 19 Ouvrage déjà cité p.299.
- 20 Ouvrage déjà cité
- 21 Paul DIEI *Le symbolisme dans la mythologie grecque: étude psychanalytique*. 1952, Payot. Rééd. 1966, Payot Coll. PBP
- 22 Paul DIEI *Le symbolisme dans la Bible*. 1975, Payot Coll. PBP
- 23 Paul DIEI *Le symbolisme dans la mythologie grecque: étude psychanalytique*. 1952, Payot pp.19 et 20
- 24 *ibid* p.132
- 25 Paul DIEI *Le symbolisme dans la mythologie grecque*. Rééd. 1966 Payot Coll. PBP p.151-2

- 26 Ibid p.151
- 27 Ibid p.153
- 28 Ibid p.155
- 29 Ibid p.157-8
- 30 Ibid p.160
- 31 Ibid p.162
- 32 Ibid p.162
- 33 Ibid p.163
- 34 Ibid p.163
- 35 Ibid p.164
- 36 Friedrich NIETZSCHE *Naissance de la Tragédie*. 1977, Gallimard, Rééd Coll. Folio p.64
- 37 René GIRARD *La violence et le sacré*. 1972, Grasset. Rééd. 1989, Coll. Pluriel.
- 38 René GIRARD *Le bouc émissaire*. 1982, Grasset.
- 39 James George FRAZER *Le Rameau d'Or*. 1925-35, Rééd. 1981-84, Robert Laffont.
- 40 René GIRARD *Le bouc émissaire*. 1982, Grasset, Rééd. Le Livre de Poche, Coll. Biblio Essais p.46.
- 41 Mircea ELIADE *Histoire, des croyances et des idées religieuses*. 1978, Payot. Tome 1 p.301.
- 42 Friedrich NIETZSCHE, ouvrage déjà cité p.65.
- 43 Sigmund FREUD *Totem et tabou, interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*. Nlle éd.1976, Payot Coll. PBP.
- 44 Ouvrage déjà cité.
- 45 Claude LEVI-STRAUSS *Anthropologie structurale*. 1958, Plon rééd. 1974 p.235-243 et *Anthropologie structurale II*. 1973, Plon p.31-35.
- 46 Terence S. TURNER *Oedipus: Time and structure in narrative Form*. Forms of Symbolic Action, Proceedings of 1969, Annual Spring Meeting of the American Ethnological Society, 1969 p.26-68, cité par J.P. VERNANT dans *Dictionnaire des Mythologies*. 1981, Flammarion, Tome 2 p. 191-2.
- 47 Clémence RAMNOUX *Pourquoi les pré-socratiques?* Revue philosophique de Louvain, 1968, 66, p. 397-419.
- 48 Claude LEVI-STRAUSS *Anthropologie structurale II*, p.32
- 49 Marie DELCOURT *Oedipe ou la légende du conquérant*. 1944, Liège Droz
- 50 George STEINER *Les Antigones*. 1986, Gallimard, NRF, Coll. Bibliothèque des Idées
- 51 Jean ANOUILH *Antigone*. 1942, Rééd. in *Nouvelles Pièces Noires*. 1946, Ed. La Table Ronde, Coll. *Le Choix*.
- 52 Robert GRAVES Ouvrage déjà cité p.299
- 53 SOPHOCLE *Oedipe-roi*. Les Belles Lettres. Coll. Guillaume Budé.
- 54 Jean COCTEAU *La machine infernale*. 1934, Bernard Grasset.
- 55 Jean COCTEAU Ouvrage déjà cité.
- 56 André GIDE Ouvrage déjà cité.
- 57 André GIDE *Les Caves du Vatican*. 1914, Gallimard.
- 58 Ouvrages déjà cités.
- 59 Lucius Annaeus SENEQUE Ouvrage déjà cité.
- 60 EURIPIDE *Les Bacchantes*
- 61 Jean-Joseph GOUX *Oedipe philosophe*. 1990, Aubier p.107
- 62 Ibid p.107
- 63 Ibid p.110
- 64 Jean-Joseph GOUX *Oedipe philosophe*. 1990, Aubier.
- 65 Georges DUMEZIL *L'idéologie tripartite des Indo-européens*. 1958, Latomus Bruxelles.
- 66 Georges DUMEZIL *Mythe et Epopée, II*. 1973, Gallimard.
- 67 Maurice VERICEL *Oedipe après "Oedipe-roi"* in SOPHOCLE "*Oedipe-roi*". 1987 Bordas Coll. Univers des Lettres-Bordas.

- 68 *Mythes et croyances du monde entier* sous la direction de André AKOUN. 1985, Lidis-Brepols, 5 vol.
- 69 *Dictionnaire des mythologies* sous la direction de Yves BONNEFOY. 1981, Flammarion, 2 vol.
- 70 *Dictionnaire des mythes littéraires* sous la direction du professeur Pierre BRUNEL. 1988, Éditions du Rocher.
- 71 Sigmund FREUD, ouvrage déjà cité.
- 72 René GIRARD *La violence et le sacré*. 1972, Grasset. Rééd. Coll. Pluriel, 1989, pp.249-281.



**GENEALOGIE D'OEDIPE**

**Tableau n° 1**

CADMOS cherche sa soeur EUROPE enlevée par ZEUS  
 De CADMOS à LABDACOS  
 LAIOS orphelin recueilli par le roi PELOPS  
 1ère faute: LAIOS viole CHRISIPPE (cheval d'or)  
 1ère mort: suicide CHRISIPPE  
 Mariage de LAIOS et de JOCASTE  
 1er oracle de la PYTHIE: il tuera son père et épousera sa mère  
 2ème faute: JOCASTE "viole" LAIOS  
 La naissance du fils de la menstuée: les PLEIADES  
 3ème faute: le refus du fils; le pied enflé (le péroné)  
 1er voyage d'ŒDIPE: il est recueilli par POLYPE et PERIBCEA  
 2ème oracle de la PYTHIE: tu tueras ton père et tu épouseras ta mère  
 2ème voyage d'ŒDIPE: la fuite  
 1ère réalisation de la prophétie: la mort de LAIOS: le pied et le cheval  
 1er fléau de Thèbes: la SPHINGE  
 3ème voyage d'ŒDIPE: l'énigme: les pieds  
 2ème mort: la SPHINGE  
 2ème réalisation de la prophétie: le mariage d'ŒDIPE et de JOCASTE  
 2ème fléau de Thèbes la PESTE  
 3ème oracle de la PYTHIE: le meurtrier de LAIOS  
 CREON et le devin TIRESIAS: le complot ou la révélation  
 4ème mort: le suicide de JOCASTE  
 ŒDIPE se crève les yeux: l'agrafe (péroné)  
 4ème voyage d'ŒDIPE: ANTIGONE  
 5ème mort: ŒDIPE et les ERINYES  
 6ème et 7ème mort: le combat fratricide d'ETEOCLE et de POLYNICE  
 8ème mort: ANTIGONE

## STRUCTURE DU MYTHE

### Tableau n°2



Cadmos et Europe

Cadmos et le dragon

Les Spartoi s'entretuent

Labdacos le boiteux

Laïos le gauche

Oedipe pied enflé

Oedipe tue Laïos

Oedipe immole le Sphinx

Oedipe épouse Jocaste

Étéocle tue Polynice

Antigone enterre Polynice

**Colonne 1**

**Colonne 3**

**Colonne 2**

**Colonne 4**

**PARENTE ET AUTOCHTONIE**

**Tableau n° 3**

Le 1er roi et l'intrus (ROI PERSECUTEUR)

Le 2ème roi et le défi (ROI MANDATEUR)

La victoire sur le MONSTRE

L'assistance (un DIEU, un SAGE ou la FIANCEE)

Les 3 EPREUVES:

Caresses – Tempérance – Femme – Prêtre

Coups – Courage – Lion – Guerrier

Questions – Intelligence – Aigle – Agriculteur

Le 3ème roi et le mariage (ROI DONATEUR)

**L'INITIATION ROYALE**

**Tableau n° 4**

# V.I.T.R.I.O.L.

Gérard Rool

Que signifie ce mot magique qui inspire la crainte et l'effroi ?

Que nous dit la Chimie :

On appelait Vitriols les sels de l'acide sulfurique ; selon les métaux auxquels cet acide était associé, ceux-ci avaient des couleurs différentes. Vitriols bleus, verts ou autres, ils avaient généralement une consistance et un aspect vitreux d'où le nom de vitriol. Par extension, on appela vitriol l'acide sulfurique lui-même.

SO<sub>4</sub>H<sub>2</sub>, l'acide sulfurique est le plus puissant de tous les acides ; il attaque toutes les substances chimiques, tous les sels, tous les métaux sauf l'or à l'attaque duquel le mélange de deux acides forts est nécessaire. C'est peut-être parce qu'il n'y a pas de hasard que l'anagramme de vitriol est *l'or i vit* comme pour confirmer la bonne intelligence du plus puissant des acides avec le plus noble des métaux. Connus des alchimistes, le vitriol acide semble avoir partie liée dans leur démarche avec certains processus de l'esprit de vie, mais rien ne nous permet d'affirmer dans notre ignorance de cette démarche que cette propriété soit liée à celle du Soufre dont il procède par oxygénation et hydratation.

La Tentation d'être exhaustif nous inciterait dans un paragraphe sociologique à rappeler qu'à la fin du siècle dernier et au début du nôtre, il arrivait qu'une femme délaissée projetât au visage de sa rivale le contenu d'un flacon de vitriol afin de la défigurer à vie, voire de l'aveugler. La malheureuse au visage ulcéré se voyait contrainte au port définitif d'une épaisse voilette ou d'un voile de veuve qui la murait du monde dans une méditation au niveau de ses désirs insatisfaits.

Conscient que toutes ces considérations sont hors de notre propos, nous en arrivons au sens propre de V.I.T.R.I.O.L., c'est-à-dire

à celui qui nous concerne ici, à son sens initiatique que nous donnent les lettres qui le composent, initiale de :

Visita Interiora Terrae Rectificando Invinies Occultum Lapidem.

Visite les Intérieurs de la Terre en te rectifiant tu trouveras la pierre cachée.

Cette phrase bien connue, présente dans notre réflexion première, peut sembler à un esprit non averti un facteur de couleur locale qui se voudrait ésotérique. En fait, elle incite à comprendre que la voie initiatique est une voie d'intériorisation qui doit aboutir à une découverte, celle d'une pierre cachée aux vertus exceptionnelles, que l'on a peut-être appelée la pierre philosophale, en même temps qu'à un retour aux sources spirituelles. Comprendre que V.I.T.R.I.O.L. est essentiellement l'annonce ou plutôt le préambule de la voie initiatique, avant même la rédaction d'un testament philosophique, c'est donner à ce mot toute sa place. Tout est dit, il n'y a plus rien à apporter semble-t-il. V.I.T.R.I.O.L. est un point de départ pour une voie d'intériorisation. C'est aussi l'essentiel d'un programme qui est révélé, avant même toute épreuve.

En reprenant séparément chaque mot de la sentence, force est de constater combien alors celle-ci s'illumine.

La Terre – Ses intérieurs – La visite de ceux-ci – La rectification – la découverte de la pierre cachée.

## **LA TERRE :**

Ce n'est pas la Terre en tant qu'élément.

Ce n'est pas la Terre en tant que continent s'opposant aux Océans et aux Mers.

Ce pourrait être le sol sur lequel nous marchons ; descendre dans les profondeurs serait aller sous terre, accomplir un voyage souterrain.

C'est notre planète, qui gravite autour du soleil, mais qui est aussi le centre d'un Univers géocentrique.

Centre du Monde, elle a son propre centre comme l'Homme a le sien, lui qui est aussi centre du monde en cela qu'il est la plus accomplie des créatures, la conscience la plus élevée.

Homme et Terre sont en ce sens d'une même nature. La Terre est sa lointaine aïeule car elle est aussi une Déesse, une des plus archaïques.

Gaïa ou Gaea dont l'initiale Gamma ou Guimel évoque le 3 ; le gamma grec réunit en une portion de croix l'horizontale et la verticale, et dans l'alphabet latin, c'est la spirale. Mère et Grand-mère des Dieux, la Terre est la lointaine ancêtre de l'Homme. Terre-mère, matrice et tombe, toutes les créatures en procèdent et y retournent qu'elles soient inhumées, incinérées, immergées ou dévorées par les oiseaux. Mère et séjour des Morts, elle est le témoin et le réceptacle de tous les souvenirs : elle peut les restituer, d'où sa fonction oraculaire car tout connaître de ce qui se fit et de ce qui fut dit est la clé de l'avenir. D'où aussi sa fonction initiatrice sous la face ou sous l'œil de l'Esprit qui la pénètre de toute éternité. Oracle et initiation, Delphes, utérus de la Terre et tombe de Python, marquée par l'Omphalos, patronnait les initiations de Trophonios et d'Eleusis.

Car la Terre n'est pas que nourricière, elle n'est pas que le complément de l'Esprit, encore moins son contraire, elle est imprégnée de vie spirituelle. Récemment Lovelock dans des études philosophico-scientifiques attribuait à la Terre une âme et une vie biologique analogue à celle d'un immense être vivant. C'est en cela qu'elle réalise son unicité et participe finalement de l'Un.

#### **VISITE :**

L'entrée dans la Terre doit être une visite. L'impératif *Visita* indique une invite et même un ordre donné au futur néophyte. Cet ordre s'adresse à un homme de foi qui a cherché, demandé, et frappé et continuera à le faire animé de ferveur et de l'idée du devoir d'obéissance et de fidélité à l'ordre qui lui est donné et à sa voie. On pense à Saint Jean de la Croix : "Dans une nuit obscure, brûlante d'amour anxieux, oh, l'heureuse fortune, je sortis sans être remarqué, alors que ma maison était paisible. Dans le noir et assourée, par l'échelle secrète,... Dans la nuit bienheureuse en secret, car

nul ne me voyait.” Ces vers pourraient servir aussi de prologue à notre voyage. Cette visite n’est pas le fait d’une entrée par hasard, pas davantage d’une effraction. Dans maints rites initiatiques, nous ne parlons pas des rites de passages systématiques de type pubertaire, il est question de sacrifices sanglants donc d’effractions, remplacés au dernier moment par des simulacres. Dans cette visite, aucun poignard rituel, aucune épée chevaleresque, aucun soc de charrue ne blessera la Terre ; aucune arme ne blessera l’intégrité de l’initié. C’est pourquoi la visite de la Terre utilise des ouvertures naturelles. Pas plus qu’Apollon ne le fit à Delphes, l’initié ne lèsera la Terre.

### **LES INTERIEURS :**

La Terre sera donc pénétrée, visitée, sans effraction, sans viol, par des ouvertures et des voies préexistantes. Des failles, des antres, des grottes, des cavernes, des tanières, des souterrains, des puits, d’anciennes cryptes, des sources, des gouffres et des cratères seront visités par *Interiora Terrae* est un pluriel ; les Intérieurs de la Terre sont multiples et l’on est ici dans le règne de la multiplicité. Les entrailles de la Terre ce sont aussi des circonvolutions labyrinthiques, empreintes vivantes des serpents et des dragons. Quant aux circonvolutions des entrailles de l’homme, elles semblent reproduire celles de son cerveau.

En préambule à ce voyage, rappelons un cycle connu de l’ésotérisme et reconnu par le rationalisme, le cycle pierre, végétal, animal, homme, qui va du plus simple au plus complexe, au plus organisé de l’inerte au végétatif, puis, à l’arrivée, enfin à l’intellect et à la conscience de l’Homme. Ce cycle évoque aussi celui de l’alimentation, la Terre nourrissant le végétal et celui-ci, l’animal ; quant à l’homme, il s’alimente de végétal et d’animal. L’ordre inverse est plus rarement énoncé ; il appartient en propre à l’ésotérique et à l’initiatique, il est celui que connaît le voyageur de désir qui gravit la montagne, comme il est celui du visiteur des entrailles de la Terre.

\* Certes, le promeneur de la plaine qui se contente du plan horizontal et du plat des choses peut connaître des paysages tristes ou charmants, toujours à la hauteur de la poussière des routes, des

cailloux et des petites fleurs des champs. Il demeure toujours loin des collines et des montagnes. Mais le voyageur de désir qui gravit la montagne rencontre une succession de lieux. D'abord, sur les premiers contreforts, l'humanité encore présente est groupée en villages de plus en plus rares et souvent désertés. Plus haut, quelques animaux sauvages témoignent de la persistance de la vie animée. Puis ceux-ci disparaissent et seule subsiste la végétation ; mais à leur tour les végétaux se raréfiant, sont de plus en plus clairsemés. Au sommet de la montagne, en l'absence de glaciers ou de neige éternelle, l'érosion fait parfois apparaître un roc ou une énorme pierre sous la couronne des nues.

Rappelons aussi que cet ordre animal, végétal, pierre quant à la succession mythique des matériaux ayant servi à la construction du Temple de Delphes : d'abord le miel et les ailes d'oiseaux, puis le bois et les lauriers, enfin la pierre.

C'est cette succession que connaît le visiteur des Intérieurs de la Terre. Son lieu de départ est la nature proche, c'est-à-dire la surface du sol ; c'est là le domaine de l'homme ; celui-ci a tellement tenté de se l'approprier qu'il le considère comme étant son Royaume. Lieu d'apparences et pourtant théâtre de son action de tous les jours. Par son caractère superficiel, c'est aussi l'image de ses faiblesses et de l'insuffisance de sa connaissance de lui-même et de l'Univers. Afin de se préparer à son voyage d'intériorisation, le voyageur doit prendre connaissance des quatre éléments qui le composent, identiques à ceux de l'Univers ; si on les considère isolément, ils peuvent être hostiles ou tout au moins éprouvants dans ce sens qu'ils sont d'authentiques épreuves. Les premiers lieux visités ont en commun d'être soumis, comme la nature extérieure, au spatio-temporel, aux mouvements, aux nombres et à toutes ces conditions, concrètes ou subtiles, permettant à la vie animale de prendre forme, d'exister et de se transformer. C'est pourquoi dans la première phase de ce voyage, la vie animale peut se rencontrer d'une façon ou d'une autre. En ces lieux que n'éclairent plus les luminaires du ciel, le voyageur doit se servir de torches et de flambeaux. Des horloges biologiques remplacent la notion du temps qui lui était donnée par la course du soleil. Le sol des cavernes lui sert de lit ; il se désaltère à l'eau souterraine des sources. Derrière les apparences de ce monde, il devra décrypter d'autres réalités. Ici, les choses changent, se trans-

forment. La lumière des torches décrit sur les parois des cavernes des ombres qui dansent. Des bruits naturels tels que ceux des sources ou de ses pas se prolongent en échos, déformant le son originel. Parfois vivent en ces lieux des animaux sauvages, des fauves, loups, lions, ours, tigres, des serpents, des oiseaux de nuit, des chauve-souris, des insectes ou encore des êtres fabuleux, tels que le Minotaure ou des dragons. Les labyrinthes cachent parfois un monstre, mais parfois aussi la naissance d'une source. Des grottes comme celle de Lascaux sont tapissées d'animaux. Monstres, fauves ou animaux grouillants évoquent des cauchemars, des passions ou des fantasmes de l'Ego. Les cavernes recèlent une ambivalence ou plutôt une dialectique. Ce sont des lieux où se réfléchissent et interfèrent des forces telluriques et des forces venant de celui-là même qui les visite : l'appartenance de ces lieux au monde animal, c'est l'animalité présente dans l'homme prenant forme, dans le plan hyperphysique. Certains labyrinthes sont des longs couloirs qui serpentent ou des entrailles qui semblent palpiter et digérer celui qui s'y engoufre et qui ne peut reculer avant d'en avoir atteint l'extrémité.

Dans le plan à la fois hyperphysique, dynamique et animal des cavernes, des grottes, des antres et des labyrinthes, le visiteur devra s'être reconnu ou plutôt avoir reconnu le plan subtil de sa nature physique, celui de la Formation qui correspond à l'articulation du formel et de l'informel. S'il ne prend conscience de son animalité, il devra l'affronter avec angoisse. Dominant le monstre, il domine ses passions. Les analogies avec certains passages du Bardo thodol, Livre des Morts, ou de la Mort, réelle autant qu'initiatique, sont certaines. Il devra vaincre l'égoïsme, l'ambition, l'orgueil qui sont en lui. C'est la caverne épreuve qui le lui permettra s'il prend conscience qu'elle ne lui montre que les plus graves scories de son moi ; et alors, seulement, il pourra espérer s'en débarrasser. Dans ce lieu de repos et de sommeil comme le voyait Bachelard mais aussi de méditation et de combat contre lui-même, comme face à des miroirs où il doit reconnaître d'abord son animalité, le visiteur devra commencer sa transformation, sa rectification ; il devra en quelque sorte se décaper au Vitriol. L'Illusion qu'il transportait sur terre, il la retrouve ici, mais dans des circonstances bien différentes. Comme stimulé par des forces telluriques dont on connaît l'ambivalence, il pourra finalement prendre conscience que l'Illusion est inhérente à son animalité, non pas à la bestialité, mais à la puissance de la Vie



qui est en lui. Jusqu'ici par exemple, il avait voulu, par simplification, ignorer que les tares de l'autre sont aussi les siennes et que, pour voir la paille dans l'œil de son voisin, ou craindre les griffes du fauve, il faut qu'il ait une poutre dans le sien ou des doigts crochus qui ne savent lâcher prise. Mais c'est aussi dans l'épuration le lieu des inspirations. C'est dans une caverne que l'ange Gabriel apparaît à Muhamad ; il reste encore à l'angélique les ailes que l'iconographie lui attribue universellement. C'est en approfondissant sa visite et en luttant, pour la dominer avec son animalité, que le voyageur a accédé à ce nouveau plan de conscience qui est encore marqué par les apparences de la dualité.

Il quittera ce plan pour un monde de symboles ouvert à la vie spirituelle, libéré des angoisses, très au-delà de la morale. Ce monde ne connaît plus l'agitation, il a l'immobilité apparente du végétal. Le temps du mouvement est remplacé par un temps lentement continu, cyclique, celui des germinations, des bourgeonnements et des floraisons. C'est Faust suivant Méphistophélès ; il vient de sortir de la taverne des buveurs, déçu par la chanson de la puce et par celle du rat ; un jardin de roses l'attend. Le visiteur des Intérieurs de la Terre connaît des végétaux, les racines des plantes et les arbres qui s'orientent vers les profondeurs. Elles lui donnent une idée de la verticale et lui rappellent les arbres de la surface de la Terre. Il a entendu parler de l'Arbre de Vie dont les racines étaient dans le ciel et les branches dans la terre et puis du jardin d'Eden et de l'Arbre de la connaissance. Le monde végétal est le monde privilégié des symboles et du subtil. Les céréales, le raisin, le bois, le laurier et l'olivier, l'acacia en sont des exemples. Les racines donnent non seulement au visiteur l'idée de la verticale mais encore d'une origine des choses, de sa propre origine et d'une possibilité d'un retour aux sources. Elles se continuent par la tige ou le tronc et par l'expansion des branches. Le visiteur devra continuer à se purifier, à se rectifier comme le sont ces racines pivotantes qui déterminent la croissance de l'arbre.

Plus profondément encore, la nature de la Terre semble se mettre en résonance. Près de lacs intérieurs plus droits et plus immuables encore que les végétaux, racines pétrifiées, stalactites et stalagmites montrent la verticale parfaite qui désigne le centre de la Terre. Ici, il n'y a ni changement, ni temps, ni horloge, ni pendule de Foucault.

De rectification en rectification, de découverte en découverte, il apprendra que derrière le Symbole il y a l'Idée, que c'est celle-ci qui génère la création, il découvrira qu'un Principe dont il est séparé par un abîme est à l'origine de l'Ordre des choses. S'il s'est suffisamment transformé, rectifié, le visiteur affranchi du Temps et des Abîmes découvre en un lieu privilégié la pierre cachée, la bonne et belle pierre, à la fin du voyage. En ce lieu, il n'y a aucune présence ni humaine, ni animale ni végétale. Pour les alchimistes, la pierre cachée, c'est bien sûr, la pierre philosophale, celle qui transforme le plomb en or. Parfois le mot Vitriol est remplacé par Vitriolum, les deux dernières lettres signifiant que la pierre cachée est la médecine universelle, la panacée qui guérit non tout ce qui peut l'être, mais tout ce qui doit l'être.

Pour Jean, c'est la vision de Jaspe et de Cornaline qui siège sur un trône ; elle est entourée d'un arc-en-ciel d'émeraude qui lui fait une couronne et puis c'est aussi la Jérusalem céleste, cette merveilleuse cité, créée depuis l'origine des Temps pour des Elus.

Elle est cubique, et elle a douze portes, elle descendra sur Terre avec en elle la Gloire de Dieu. Elle sera d'or fin, ses remparts de pierres précieuses, il n'y aura plus de nuits ; ses habitants seront inondés de lumière. Donc le Temps sera abrogé. Seul subsistera l'Espace.

Pour moi, j'imagine une pierre cubique irradiant d'une lumière éternelle directement pénétrée par l'Esprit. Découverte par la purification du visiteur, elle est purificatrice. Géométriquement, elle est l'homologue de la pierre cubique de l'apprenti. Elle est l'alpha et l'omega. Elle est la découverte ultime du voyage fantastique accompli depuis le monde de l'action et des sensations jusqu'au pur intellect reflet de l'Esprit, d'un voyage dans l'imaginal, aboutissant à une gnose qui n'est pas seulement simple connaissance mais découverte salvatrice. Il n'y a plus de subjectif et d'objectif. Elle est l'unique inséparable du visiteur autant que de l'Un ; elle est son être. Nous avons le sentiment qu'un Mystère vient de s'accomplir.

Qu'arrivera-t-il ensuite ?

La découverte de la pierre cachée est-elle une fin ou un

moyen ? Peut-on parler d'un "ensuite" lorsque le temps n'a plus de signification ou n'a plus la même signification ? Par sa seule vertu lumineuse, la pierre provoquera-t-elle une transmutation à venir ? Marque-t-elle seulement une étape dans une longue vie initiatique ? Certains visiteurs ne seront-ils pas tentés de se l'approprier, de l'utiliser à des fins personnelles, de vouloir en pénétrer les secrets ou de la détruire, bien qu'elle soit indestructible ? Ou bien, l'ayant découverte, le visiteur ne retournera-t-il pas simplement à la surface de la Terre avec son souvenir mais aussi devenu pour l'Eternité Homme de Lumière ?

Gérard Roll

